Les vénitiens, ou Le capitaine français , par Mme Barthélemy-Hadot



LES VÉNITIENS

OU

LE CAPITAINE FRANÇAIS.

DE L'IMPRIMERIE DE POULET,
QUAI DES AUGUSTINS, N°. 9.

LES VÉNITIENS

OU

LE CAPITAINE FRANÇAIS;

PAR Mme BARTHÉLEMY-HADOT,

Auteur de la *Tour du Louvre*, des *Héritiers des Ducs de Bouillon*, etc., etc.

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez
EYMERY, Libraire, rue Mazarine, no 30.
PIGOREAU, Libraire, place Saint-Germain-l'Auxerrois, no 22.
Mme Ve LEPETIT, rue Pavée St.-André des Arts, no 2.
DELAUNAY, Libraire, Palais-Royal.

1817.

LES VÉNITIENS

OU

LE CAPITAINE FRANÇAIS.

CHAPITRE PREMIER.

Eh! de quoi diable se mêle mademoiselle Ursule, ma très-honorée sœur? Comment! à mon âge je ne serai pas maître de mes actions? pense-t-elle que le capitaine Constantin de Cassard, qui, de son bord, a fait trembler plus d'une fois les Anglais, se laissera mener par une femme? Corbleu! n'a-t-il pas assez de chagrin de savoir que l'armée

navale va compter de nouveaux succès, que la palme de la victoire sera cueillie par les Français sans qu'il puisse y mettre le grapin ? Nom de tribord et de babord ! sans ce maudit biscayen qui m'a frappé la jambe et que je brûle de rendre à l'ennemi, je ne resterais pas une heure dans les domaines des comtes de Cassard, mes nobles aïeux, et je préférerais entendre le bruit du canon et celui des brûlots de l'ennemi, plutôt que votre éternel bavardage.

Calmez-vous, capitaine, je vous en prie, lui répond mademoiselle Ursule, calmez-vous ; la colère aigrit le sang, et votre blessure.... — Les douleurs qu'elle me fait éprouver ne sont rien en comparaison de la mauvaise humeur que me causent votre caractère, votre in-

sensibilité. Par Saint-Nicolas! on ne voudra jamais croire qu'un marin qui, pendant long-temps, a couru les mers et s'est trouvé à plus de cinquante combats, se soit vu contraint de dire à sa sœur que la plus grande vertu des femmes consiste dans la bienfaisance, dans la douceur; que c'est surtout lorsque le temps, jaloux de leur beauté, les en prive pour toujours, qu'elles doivent se faire des amis, et empêcher, par leur aménité et la délicatesse de leurs sentimens, qu'on ne s'aperçoive qu'une bourasque du nord a fait disparaître tous leurs attraits. Vous étiez belle, ma sœur; mais depuis le jour où vous avez atteint votre quinzième printemps, il s'est passé vingt-cinq années. — Je ne sais ce qui vous porte à me rappeler mon âge. — Parce que vous l'oubliez. Soyez

bonne, indulgente, et vous me semblerez toujours jeune; la vertu ne vieillit point. En prononçant ces mots dictés par la bonté de son ame, et que sa franchise ne lui permettait point de taire, le capitaine appela la Trombe, lui demanda sa canne et son chapeau, s'appuya sur le bras de ce fidèle domestique, sortit de la salle, et se rendit en boitant sur un des bancs du jardin, tout en jurant après les femmes coquettes, bavardes et curieuses, trois défauts qui malheureusement étaient trop familiers à la sœur du capitaine Cassard. Mais, avant d'entrer dans aucun détail sur le caractère de mademoiselle Ursule, il est essentiel de connaître toute sa famille.

Le comte Anne-Constantin de Cassard, père d'Ursule et du capitaine, était originaire de la Pro-

vence et habitait un château gothique à fort peu de distance de la fontaine de Vaucluse, si célèbre par l'amour de Pétrarque pour la belle Laure.

La fortune de ce seigneur n'était pas considérable; mais elle suffisait à ses besoins. Si les richesses n'embellissaient point son existence, la tendresse d'une épouse justement aimée la lui faisait chérir; il avait uni sa destinée à celle de la fille du noble et vaillant Duquesne, général des armées navales de France, un des plus grands hommes de mer que l'on ait eus au dix-septième siècle. (1) Deux enfans furent les

(1) Abraham Duquesne, général des armées navales de France, naquit en Normandie. Son père, qui était un marin distingué, le forma lui-même dans l'art de la

seuls gages d'un hymen qui semblait leur promettre un bonheur parfait.

Après la mort de l'amiral français, qui depuis long-temps était

---

navigation. Le jeune Duquesne à l'âge de dix-sept ans passa au service de la Suède, en 1644; il y fut nommé vice-amiral: c'est en cette qualité qu'il servit le jour de la fameuse bataille où les Danois furent entièrement défaits. Ce fut lui qui prit leur vaisseau amiral appelé *la Patience*. Le marquis Duquesne fut rappelé en France en 1647, et commanda une des escadres qui furent envoyées à l'expédition de Naples sous la minorité de Louis XIV.

En 1650, la marine française se trouvait dans un état déplorable; il arma plusieurs vaisseaux. Ce fut ainsi qu'il employa tout l'héritage qu'il tenait de ses parens.

Aux premiers mouvemens de Bordeaux il était à la tête de vingt-une voiles; les Espagnols arrivèrent dans la rivière en

veuf, le comte de Cassard, son allié et son ami, offrit sa main à mademoiselle Amélie, sa fille; elle n'avait pas encore vingt ans, et

---

même temps que lui; mais il y entra malgré eux, ce qui causa la réduction de cette ville. Il vainquit les Hollandais en trois différens combats. Il contraignit ensuite Alger et Gênes à implorer la clémence du monarque. Enfin l'Asie, l'Afrique et l'Europe entière furent témoins de ses exploits.

Le roi lui donna la terre du Boucher près d'Etampes, et l'érigea en marquisat à condition qu'elle serait appelée terre de Duquesne, pour immortaliser le nom de ce grand homme. Il mourut en 1688 laissant quatre fils et une fille. Les enfans du vaillant Duquesne se distinguèrent tous dans les armées. Ce fut au courageux Duquesne, digne par son zèle du beau nom de Français, que l'on dut les grands talens des Tourville, des Duguay-Trouin, etc.

quoique celui qui aspirait à lui plaire eût déjà près de neuf lustres, elle consentit sans hésiter à cette union, et laissant les biens du marquis à ses frères, qui en avaient besoin pour soutenir leur nom dans le monde, elle quitta la Bauce, province de France, pour aller habiter le château du noble de Cassard dans la belle Provence, auprès de la célèbre fontaine de Vaucluse.

Douze années d'une félicité qui n'était troublée que par la crainte des dangers que courait son époux dans ses voyages maritimes, s'écoulèrent pour Amélie avec une rapidité inconcevable. Ses enfans étaient son occupation continuelle ; elle leur prodiguait les soins les plus tendres, et se plaisait à les instruire, Ursule sur les devoirs de son sexe,

et Constantin sur ceux d'un noble et vaillant Français qui doit consacrer tous les instans de son existence à assurer la gloire de sa patrie.

Amélie ressemblait à cet habile jardinier fleuriste qui, sans cesse occupé des fleurs qui embellissent son parterre, les arrose, leur donne des soutiens, et considère dans un doux ravissement la vivacité de leurs couleurs: il ne confierait pas à un autre des soins qui lui causent tant de plaisir. De même Amélie ne voulait confier à personne le bonheur de remplir dignement la tâche que lui assignait la nature. Mais la mort l'arracha à ses enfans, tandis que le comte de Cassard était à Toulon, où il attendait les ordres du ministre de la marine pour voguer vers le port de Gê-

nes, dont les habitans venaient de se révolter.

Voilà donc deux enfans, l'un de neuf ans et l'autre de onze, qui se trouvent comme seuls au monde et abandonnés à la vigilance d'un précepteur et d'une femme, qui prirent pour quelque temps le gouvernement des biens du comte.

Celui-ci, frappé comme par la foudre en recevant l'affreuse nouvelle de la mort de son épouse, demanda et obtint sa retraite, et la marine française perdit en lui un de ses braves capitaines; il revint à son château, et chercha à modérer sa douleur par le zèle qu'il mit à soigner l'éducation de Constantin, qui était l'aîné. Quant à Ursule, elle fut laissée à la garde de la femme qui l'avait vue naître et qui avait élevé sa mère; mais,

peu de mois après, celle-ci mourut aussi, et fut remplacée par une personne peu capable de faire une éducation, et que l'intérêt seul attachait à son nouvel emploi. Tandis que le jeune Constantin de Cassard donnait au comte son père les plus douces comme les plus heureuses espérances, qu'il promettait, par son aptitude et son courage, de faire vivre long-temps un nom illustre, Ursule devenait impérieuse et coquette. L'âge de l'amour arriva pour elle. Sa beauté, son opulence lui attirèrent une foule d'amans; cependant elle ne put en fixer aucun. Son caractère présomptueux les éloigna tous. Une femme entraînée par la coquetterie fait bien des malheureux ; mais rarement elle parvient à trouver un époux ; et si des vues ambitieuses

attachent à son char une des victimes de ses caprices, celle-ci se venge bientôt de la contrainte qu'elle s'est imposée. L'amant soumis et tremblant disparaît, pour laisser la place à un maître, qui lui fait supporter tout le poids des chaînes dont elle n'a pas craint de l'accabler.

Si mademoiselle Ursule s'était arrogé un pouvoir absolu dans la maison de son père, si elle n'était aimée à dix neuf ans ni des amis du comte de Cassard, ni des domestiques, Constantin était parvenu à gagner tous les cœurs. Il venait d'atteindre sa dix-septième année, lorsque son père le conduisit à bord du vaisseau amiral et le confia au vaillant de Tourville, son parrain, fils du vice-amiral de ce nom, et devenu déjà un capi-

taine distingué. (1) Constantin, en quittant son père qu'il embrassait pour la dernière fois, fit serment de se rendre digne du nom qu'il portait et de la protection de ses chefs. Il tint parole, et peu de marins fournirent une carrière plus brillante et plus utile à leur pays.

Qu'on est heureux de pouvoir

---

(1) Anne-Hilarion de Tourville, maréchal de France, vice-amiral et général des armées navales du roi, était fils de César, comte de Fime et de Tourville. Il fut reçu chevalier de Malte à l'âge de 4 ans; mais jamais il ne voulut contracter d'engagement, et refusa de faire ses vœux. Il se maria, et eut plusieurs enfans. Il donna des preuves d'un courage et d'une habileté extraordinaires dans un grand nombre de combats sur mer, et servit de second au marquis Duquesne. Il remporta une victoire signalée dans la Manche, sur les

se dire : J'ai servi mon prince avec zèle et courage, et quand vieilli dans mes nobles travaux, je ne pourrai plus lui donner des preuves de mon dévouement, j'employerai le reste de mon existence au secours de l'humanité. C'était ainsi que pensait et que voulait agir le comte de Cassard.

---

flottes réunies d'Angleterre et de Hollande ; mais il fit une perte considérable au fameux combat de la Hogue. Le désespoir qu'il ressentit de la défaite des Français lui causa une telle révolution, qu'il tomba dangereusement malade. Néanmoins il survécut à sa disgrace pendant plusieurs années ; mais il avait été tellement affecté que ses esprits s'en ressentirent au point de lui donner des instans de folie. Ce grand homme, la gloire de la marine française pendant plus de trente années, mourut à cinquante-neuf ans.

Il venait de voir commencer sa trente-sixième année, lorsque devant Toulon, dont les Anglais s'étaient tout récemment emparés, il reçut un coup dangereux, et fut contraint, après plus de six semaines de souffrances, de se faire ramener dans ses domaines.

Dix mois s'étaient écoulés depuis son retour. Il brûlait du noble desir de se venger sur les Anglais de la blessure qu'il en avait reçue, lorsque son chirurgien lui annonça qu'il lui serait impossible de reprendre du service.

Le capitaine fut vivement affligé de cette nouvelle; et ne pouvant plus être utile à sa patrie par la valeur de ses armes, il résolut cependant de la servir encore, et de consacrer sa vie au soulagement des infortunés; enfin il aspira à

la gloire d'être nommé un jour le soutien de la veuve et le père de l'orphelin.

Gloire précieuse, combien tu l'emportes sur celle des héros qui s'illustrent à la guerre! leur triomphe fait répandre des larmes, le tien consiste à les essuyer.

Hélas! trop souvent les princes et les conquérans, ces demi-dieux que le vulgaire encense, étonnent, épouvantent la terre par le bruit de leurs victoires; tandis que l'homme sensible et bienfaisant la console de tant de calamités, que causent toujours et l'orgueil et l'ambition. Mais revenons au capitaine. Depuis son retour auprès de sa sœur, il s'était élevé entr'eux une petite guerre de paroles, dont mademoiselle Ursule faisait en partie les frais.

Accoutumée à la domination la plus absolue, elle ne pouvait se persuader qu'elle dût en rien céder à son frère ; mais celui-ci avait un caractère prononcé. Il n'était pas homme à s'épouvanter de vaines clameurs ; et dès qu'il avait pris une résolution (ce qui n'était jamais que le fruit d'une réflexion sage), on ne pouvait le forcer à s'en départir. Souvent il disait à sa sœur : vous êtes la maîtresse absolue dans ce château ; je ne prétends point vous ravir le doux plaisir d'y commander; mais, au nom du ciel, que je ne sois pas au nombre de vos esclaves, et que je puisse disposer de ce que je possède comme bon me semblera. Je vous laisse employer votre bien à votre gré. Vous voyez ici beaucoup de monde ; votre coquetterie vous porte même à vous

donner des ridicules ; et ceux qui paraissent vous faire une cour assidue sont les premiers à se moquer de vos prétentions à la beauté ; cependant il ne m'est jamais arrivé de contrarier vos goûts. Sachez m'imiter, et vivons en paix, si cela vous est possible.

C'était à la suite d'une conversation assez vive que le capitaine venait d'avoir avec sa sœur, qu'il était sorti du salon, et s'était rendu, accompagné et soutenu par la Trombe, dans le jardin anglais dont mademoiselle Ursule avait donné le dessin.

Dès qu'il y fut, il prit sa pipe, et bientôt son impatience s'évapora avec la fumée du tabac.

Sa gaieté naturelle reparut, et avec elle le souvenir des objets auxquels il s'intéressait, et qui ve-

naient d'être nouvellement la cause de l'impatience de sa sœur.

Je puis marcher, dit-il à la Trombe ; conduis-moi chez le fermier Dumont. Je veux obtenir de lui quelques renseignemens sur les êtres qui m'intéressent. Il me sera si doux de contribuer à leur bonheur ! C'est en vain que l'on veut s'opposer à ce que je les fasse venir à mon château. Je prétends remplir la tâche que le ciel impose à l'homme riche, celle de secourir son semblable.

Il sortit du jardin, traversa lentement le parc, et gagna la ferme par un sentier que bordaient des oliviers et des orangers, dont le doux parfum embaumait les airs.

Dumont et ses enfans firent éclater leur joie à la vue du capitaine. Les plus grands s'empressèrent à lui

présenter un siége, de lui offrir des rafraîchissemens; et les petits s'emparèrent de ses mains, qu'ils couvraient de baisers. C'était toujours ainsi que le capitaine était reçu chez ce fermier.

Eh bien, mon ami, demanda-t-il à Dumont, peux-tu me faire connaître ceux à qui tu as donné un asile dans la petite maison qui fait partie de cette ferme? penses-tu qu'il me soit permis de m'y présenter, et de leur offrir les secours que leur position semble réclamer?

Ma foi, monsieur le comte, je ne le crois ni possible, ni même nécessaire. — Comment cela? — Tenez, à vous parler franchement, ces gens-là commencent à me déplaire : leur ton mystérieux ne me donne pas une idée qui leur soit favorable. — Eh quoi! tu les

soupçonnerais ? — J'ai pour cela de bonnes raisons. —Quelles sont-elles ? — D'abord ils ne sont point Français. — Et qu'importe, mon cher Dumont ? ils sont malheureux. — Voilà ce qui vous trompe. — Quoi ! leur apparente détresse... — Est un moyen par lequel ils prétendent nous abuser. — Mais qui a pu te donner des doutes sur des personnes dont tu m'avais parlé toi-même avec tant d'intérêt ? — Depuis que vous êtes venu nous visiter, monseigneur, tout est bien changé. — Explique-moi cette énigme. — Vous avez raison, morbleu ! c'est une énigme. Elle me tourmentait encore beaucoup hier ; mais à la fin je crois en tenir le mot. Madame votre sœur sait tout. — Ma sœur, dis-tu? — Oui. — Comment se peut-il qu'elle sache déjà qu'il

y ait dans le comté des étrangers, puisque depuis huit jours elle n'est point sortie du château? — Vous êtes dans l'erreur. Hier soir elle est venue ici ; et j'ai été contraint de la conduire jusqu'à la petite habitation. Ceux que j'y ai reçus étaient enfermés. J'allais frapper à la porte, lorsque j'ai entendu le bruit que produit l'argent. Mademoiselle Ursule a écouté ainsi que moi ; on a compté à haute voix jusqu'à la somme de six mille livres; ensuite un homme, dont l'organe ne ressemble en rien à celui du chef de la famille, a dit : Dans un mois je reviendrai. J'espère pouvoir vous apporter de bonnes nouvelles. — Tâche mon cher, de n'être point aperçu dans tes courses, lui a-t-on répondu ; car nous serions perdus si l'on venait à découvrir notre retraite.

Le moment d'après on a ouvert la porte ; nous nous sommes éloignés, mademoiselle votre sœur et moi, et nous avons vu sortir un homme assez bien mis. Il a gagné le petit sentier qui mène à la forêt de Vaucluse.

Il était à peine parti, que nous nous sommes rapprochés de la porte. Notre attention a été inutile ; on parlait dans la maison, mais c'était dans une langue étrangère, et nous n'avons rien compris à tout ce qu'on disait. J'ai reconduit notre maîtresse jusqu'à la grille du parc ; elle m'a dit, en me quittant : Monsieur le capitaine aura beau s'emporter, se mettre en colère, ces gens-là sortiront de nos domaines.

Non, répond le capitaine furieux, non, je les protégerai contre

la méchanceté. Je veux, avant d'en venir à des mesures de rigueur, connaître si ceux que vous soupçonnez sont indignes de mon estime. Eh quoi! parce que ma sœur les condamne sans preuves, il faudrait que j'en fisse autant! — Mais, monseigneur, ils se sont présentés nuitamment à la ferme, comme de pauvres malheureux; et cependant je les ai entendus compter beaucoup d'écus. — Ils avaient sans doute besoin d'exciter la pitié pour ne point éveiller la malveillance. — Si celui qui leur a apporté de l'argent était un voleur, et que bientôt une troupe amenée par lui, vînt dévaster la ferme et le château! Je frémis à cette pensée. — Allons, poltron, rassure-toi, répond le capitaine; je vais aller visiter mes nouveaux hôtes, et

bientôt tu seras tranquillisé, et peut-être convaincu que tu as reçu à ta ferme quelques illustres malheureux, victimes de la perfidie d'un ennemi puissant.

Il allait effectuer la résolution qu'il venait de prendre, lorsqu'une réflexion le força de ne point se rendre à la maison qu'habitaient les étrangers ; il pensa qu'il serait beaucoup plus honnête de leur écrire, afin de leur offrir ses services, et de les engager à la confiance.

Il se plaça devant une table ; le fils aîné de Dumont lui apporta du papier ; il écrivit.

Tandis qu'il était bien occupé à composer sa lettre, il ne s'aperçut point qu'une femme venait d'entrer dans la ferme.

Elle fit signe au fermier de venir

lui parler; il obéit. Tenez, lui dit la jeune personne en lui présentant dix pièces d'or, voilà ce que mon père vous envoie pour acquitter ce que nous vous devons; je ne vous demande en son nom que le plus grand secret sur notre arrivée nocturne en ces lieux; son intention étant d'y vivre, daignez nous faire regarder par tous ceux qui vous interrogeront comme faisant partie de votre famille. Vous n'aurez point obligé des ingrats; et peut être un jour pourrons-nous vous donner des preuves de notre reconnaissance. En achevant ces mots, elle s'éloigna avec rapidité, et prit le petit sentier qui conduisait à la maison. A qui parlais-tu donc? demanda le capitaine. — A la fille de l'étranger. — Corbleu! que ne me l'as-tu dit? — Mongeigneur,

elle semblait redouter d'être aperçue. Voilà ce qu'elle m'a donné.

Le capitaine se leva précipitamment, appela la Trombe, et oubliant qu'il ne pouvait marcher très-vîte, il voulut courir après elle ; mais bientôt ses douleurs l'avertirent qu'il lui était impossible d'écouter les mouvemens de son cœur généreux. Il fut donc forcé de suivre la jeune personne des yeux seulement, et ne put considérer que sa démarche légère et la beauté de sa taille.

Il remit à Dumont la lettre qu'il venait d'écrire, lui ordonna de la porter à l'étranger, et d'en obtenir une réponse.

Je l'attendrai au château, lui dit-il; mais évite, si tu le peux, la rencontre de ma sœur, à laquelle je te défends de rendre comptede

ce qui vient de se passer, c'est-à-dire, de la visite que t'a faite la jeune inconnue.

Il sortit de la ferme, traversa le village, porta quelques secours à de pauvres vieillards dont il prenait soin, puis retourna à son château où sa sœur l'attendait avec la plus grande impatience ; car on allait se mettre à table. Mademoiselle Ursule avait réuni ce jour-là une société assez brillante, dont elle croyait faire les délices, tandis qu'elle était souvent un sujet de dérision pour plusieurs personnes. Parmi ceux qui faisaient une cour assidue à la fortune de la sœur du capitaine, se trouvait Henri de Montignac, jeune homme qui joignait à une naissance distinguée un mérite personnel qu'on ne pouvait lui disputer. Les qualités ex-

térieures n'étaient pas le moins grand de ses avantages ; un esprit vif, sémillant même, et orné des connaissances qui rendent aimable dans la société, l'eût fait rechercher de tous les hommes instruits, s'il eût été connu; mais des malheurs le forçaient à vivre à la campagne. Son père, le comte de Montignac, avait, par une conduite trop courageuse et une franchise extrême, appris à ses dépens que l'on ne peut, sans danger, parler auprès des grands le langage de la vérité ; il avait osé prendre la défense d'un brave militaire exilé par un ordre du ministre, et son zèle avait offensé l'homme le plus vindicatif de la France. Il avait été obligé d'abandonner Paris, et de se retirer auprès de Vaucluse; dans une assez belle propriété qu'il tenait

de son épouse; mais en prenant ce parti, auquel l'eût sans doute contraint le cardinal Mazarin, il perdit les revenus que lui vallait la place de premier chambellan qu'il avait remplie à la cour de Louis XIII, et pendant plusieurs années à celle de Louis XIV.

Il n'avait qu'un fils âgé de vingt ans; celui-ci résolut de renoncer aux attraits d'une cour où son père était exposé aux plus grands périls. La vengeance du cardinal était à craindre. On ne pouvait y échapper que par une fuite précipitée. Ainsi il partagea l'exil volontaire du comte de Montignac, et, guidé par le sentiment de la piété filiale, il forma le projet de lui consacrer son existence toute entière.

Le bien qu'ils possédaient l'un

et l'autre n'excédait pas la somme de deux mille livres de rente ; c'était bien peu sans doute; cependant avec de l'économie, ils pouvaient du moins se trouver à l'abri du besoin.

Une seule chose inquiétait Henri : la fortune du comte lui venait de sa femme ; elle appartenait donc à son fils ; si par malheur celui-ci venait à mourir, la famille de sa mère rentrait dans l'héritage.

O mon père, disait quelquefois Henri, faut-il que je ne sois pas maître de vendre ce bien, pour t'en offrir le produit et te mettre à même d'acquérir une propriété dont on ne puisse jamais te dépouiller !

Henri était brave ; il eût voulu suivre la noble carrière des armes ; mais quitter le comte, courir les

hasards de la guerre, exposer des jours nécessaires à la fortune, à la vie de son père, lui semblait trop cruel. Il aima mieux sacrifier son penchant, pour devenir l'appui de l'auteur de son existence.

Il y avait déjà six mois que le comte de Montignac était dans son petit domaine, lorsque le capitaine revint dans le sien, couvert de blessures et de gloire. Son voisin lui rendit visite; il était accompagné de Henri, dont la beauté, la jeunesse et l'esprit enchantèrent mademoiselle Ursule. Elle forma le projet d'en faire la conquête; et pour y réussir, elle employa tout les petits manéges de la coquetterie. Pendant quelques jours elle n'obtint aucun succès; mais enfin Henri commença à y faire attention. Trop délicat pour se moquer des pré-

tentions de la sœur du capitaine, et sans cesse occupé du bonheur à venir du comte, il résolut de profiter des bonnes intentions de la riche Ursule, et de s'immoler, si elle voulait l'accepter pour époux, aux conditions qu'il lui imposerait.

La fortune dont il convoitait la possession, se montait à près de vingt mille livres de rente. Henri désirait que sa future en abandonnât la moitié au comte; mais il était embarrassé pour faire lui-même cette proposition; d'abord il fallait qu'elle fût précédée d'une déclaration d'amour, et lorsqu'on n'éprouve aucun sentiment de tendresse, comment peut-on parler avec liberté à une femme qui paraît en exiger? Cependant comme il était à craindre que, dans le nombre des seigneurs qui venaient

au château du capitaine, il ne s'en trouvât un, qui eût l'intention de prendre une femme d'un âge plus que raisonnable, il tâcha de vaincre sa timidité, afin de prouver à son père qu'un bon fils ne voit rien d'impossible.

Souvent il se disait: Si elle accepte ma main, si elle assure le bonheur du comte de Montignac, ah! je trouverai le prix de mon sacrifice; alors je pourrai me livrer au noble penchant que j'ai toujours eu pour l'art militaire. Je ne tremblerai plus de perdre la vie au milieu d'un combat; mon vertueux père jouira d'un sort heureux.

C'était en faisant de telles réflexions, qu'il se rendit chez le capitaine, où il était attendu avec l'impatience de l'amour.

Mademoiselle Ursule le reçut

comme il l'espérait, c'est-à-dire qu'elle lui témoigna la plus grande amitié, lui fit de tendres reproches sur les intervalles qu'il mettait entre ses visites, et sut ajouter, en minaudant avec une ingénuité bien étudiée : Vous savez que mon frère éprouve toujours un plaisir nouveau, quand vous venez dîner avec nous.

Mademoiselle, répond Henri, mon père ne peut rester seul, et je me prive souvent du bonheur de vous voir, pour me procurer celui de lui prodiguer mes soins. — C'est très-bien, M. Henri, c'est à merveille ; mais enfin vous ne pouvez pas toujours rester auprès du comte de Montignac ; il faudra prendre un état, vous marier. — Je suis décidé à rester à la campagne, à y faire valoir le peu de

bien que nous y avons. — Vous avez donc renoncé à la capitale de la France? aux attraits qu'une cour brillante peut avoir pour un jeune homme de votre mérite? — Oui, mademoiselle. — N'y auriez-vous donc pas laissé quelques tendres affections? — Elles sont toutes pour mon père. — L'amour, l'hymen, sans diminuer votre tendresse filiale, ne pourraient-ils point embellir votre existence? — Je n'ai nulle fortune à offrir. — On pourrait n'en point exiger; il est sans doute encore des femmes qui savent apprécier les qualités du cœur, la noblesse des sentimens. — Si j'en rencontrais une qui vous ressemblât, reprit Henri, en balbutiant, je crois que je n'hésiterais point. Il allait continuer, lorsque la compagnie qui était attendue, arriva;

et mit fin à une conversation à laquelle mademoiselle Ursule prenait un si grand intérêt.

Se persuadant que le capitaine était dans le parc, elle l'envoya chercher; on ne l'y trouva point, et l'on se disposait à se mettre à table, lorsqu'il entra dans le salon.

Pardon, messieurs, dit-il, je vous ai peut-être fait attendre; mais des amis qui sont tous heureux m'excuseront sans doute, quand ils sauront que j'avais à visiter quelques indigens de ce village. Allons, continua-t-il avec sa gaîté accoutumée, la Trombe, verse à chacun de nous un verre de Madère, cela donne de l'appétit. Le dîner fut assez gai, mais peu long; des intérêts différens occupaient les convives.

Les uns voulaient se rendre dans

la salle où l'on jouait ordinairement; mademoiselle Ursule se disposait à se rendre au jardin, accompagnée de l'aimable Henri qui semblait avoir une confidence à lui faire; et le capitaine brûlait du desir de retourner au pavillon qu'il habitait, et dans lequel Dumont devait lui apporter une réponse à la lettre qu'il avait eu ordre de porter aux étrangers.

CHAPITRE II.

OUVREZ sans crainte, dit Dumont, c'est le fermier qui vient vous remettre un papier important que lui a confié pour vous monsieur le comte ; rassurez-vous, illustres étrangers.

O mon dieu ! dit Eulalie en serrant son père dans ses bras, celui qui nous a donné un asile a donc déjà trahi le secret que nous voulions garder.

Il faut céder, ma fille ; en voulant nous envelopper entièrement des voiles du mystère, nous ferions naître contre nous des soupçons

injurieux. Nous sommes victimes de la plus horrible perfidie, et l'on pourrait nous croire coupables.

Hélas! dit douloureusement Eulalie, il n'est donc plus sur la terre un lieu où l'homme infortuné puisse être seul avec sa douleur et le souvenir des heureux et des ingrats qu'il a faits!

En prononçant ces mots, la jeune personne alla ouvrir la porte, et Dumont, son chapeau d'une main et la lettre du capitaine de l'autre, entra respectueusement dans la chambre où était l'étranger.

Le changement qui s'était opéré dans les manières de ce paysan n'échappa point aux regards du père d'Eulalie. Il en conclut que quelques indices l'avaient fait connaître. Il fit asseoir Dumont, ouvrit précipitamment la lettre qu'on ve-

nait de lui remettre, et lut ce qui suit :

« Quels que soient les événemens « qui vous ont amené dans mes do- « maines, comptez sur ma protec- « tion spéciale. Je ne vous demande « point la confidence de vos peines; « le secret est souvent le seul « bien qui reste aux malheureux ; « mais j'ose penser que le capi- « taine Constantin de Cassard vous « inspirera assez de confiance « pour qu'il lui soit permis de vous « être utile, soit par son argent, « si vous êtes dans le besoin, soit « par son crédit à la cour de Fran- « ce, où il a des amis puissans. Il « attend votre réponse pour se pré- « senter dans votre retraite. Croyez « qu'il n'est guidé par aucun motif « de curiosité, et que le seul desir « d'être utile l'a porté à vous écrire.

« S'il ne peut être reçu chez vous,
« souffrez que par le moyen d'un in-
« termédiaire, il vous fasse remet-
« tre tout ce dont vous pourriez avoir
« besoin. Il jure, par Dieu et Saint-
« Nicolas, que jamais il ne vous tra-
« hira, et qu'il mettra au nombre
« de ses plus beaux jours celui où
« il pourra se dire : j'ai fait ces-
« ser les peines d'une famille ver-
« tueuse.

L'étranger regarda sa fille, comme pour lui demander ce qu'il devait répondre. Tu ne peux, lui dit Eulalie, refuser de recevoir ce seigneur; nous sommes dans ses domaines, et tout me porte à croire que nous n'avons rien à redouter d'un homme qui s'exprime avec tant de franchise.

Morbleu! dit Dumont, vous avez bien raison de croire à la bonté du

capitaine. S'il a été le plus brave et le plus vaillant des guerriers, il est en ce moment le plus généreux des hommes ; il n'est pas un infortuné dans ce pays qui n'ait éprouvé combien il est bon. Il est très-riche, et cependant il m'est avis qu'à la fin de chaque année il ne doit pas lui rester beaucoup d'argent de ses revenus ; mais aussi, en échange de ce qu'il a donné, il reçoit les nombreuses bénédictions de la veuve et de l'orphelin; et depuis que ses blessures l'ont forcé de quitter le service, je crois qu'il a fait autant d'heureux qu'il a vaincu d'Anglais, de Portugais et d'Espagnols.....

A quelle armée était-il donc, demanda l'étranger. Avait-il l'honneur de servir sous les Condé, les Turenne, ou les Luxembourg ?—Il

était marin; et c'est sous les murs de Toulon, envahi par les Anglais, qu'il a reçu une blessure dangereuse..... — Vous ne l'appelez que Monseigneur ou le Capitaine; mais le nom de sa famille? — Il est fils du comte de Cassard : c'était aussi un brave; j'ai servi avec lui sur le vaisseau *la Terreur*, et je vous certifie que nous avons fait plus d'un glorieux voyage sur mer... A la mort de mon cher maître, j'ai renoncé à la guerre, et je me suis rendu fermier..... mais, ajouta Dumont, répondez à la lettre que vous venez de lire, car le capitaine attend votre réponse.

L'étranger écrivit une lettre de remercîment, dans laquelle il annonça au capitaine qu'il se trouverait très-honoré de sa visite.

Eulalie ne put se défendre d'un

mouvement de crainte, en apprenant que le secret de son père allait être divulgué.

Dès que le fermier fut parti, elle ne put retenir ses larmes. O mon dieu, dit-elle, ne trouverons-nous pas un asile qui puisse nous dérober à la fureur de nos ennemis! faudra-t-il craindre sans cesse de retomber en leur pouvoir? Rassure-toi, ma chère fille, je ne me ferai point connaître. Hélas! puisse le malheureux Contarini cesser bientôt de te voir souffrir! Chere Eulalie, tu m'as consacré ton existence, tu m'as sauvé la vie. Ah! je voudrais, au prix de la mienne, payer tous les sacrifices que tu as faits à la piété filiale.

Ah! lui répond Eulalie, le sort affreux qui vous a ravi la puissance suprême, n'a-t-il pas décidé de celui

de votre fille ? — Tu m'as immolé ton époux et ton fils. — J'étais à vous avant d'appartenir à Lorédo..... un jour, peut-être, cet enfant chéri sur qui je verse souvent des pleurs amères, me rendra justice ; il se dira, en apprenant notre déplorable histoire : Ma mère a rempli son devoir ; j'en eusse fait autant pour elle.

Le duc de Contarini était issu de la plus illustre famille. La dignité de doge de Venise lui avait été accordée dès l'âge de vingt-neuf ans : faveur extraordinaire, ou plutôt juste récompense des services importans qu'il avait rendus à sa patrie.

Quoique la souveraineté des Etats de Venise fût élective, Contarini, qui la possédait, pouvait la regarder comme une preuve de la con-

fiance de ses concitoyens, mais aussi comme un héritage, car son père avait été doge pendant les quinze dernières années de sa vie; et son fils, élevé au milieu de la pourpre et des honneurs, s'était conduit avec prudence, avait en même temps montré tant de valeur dans les armées, que les Vénitiens lui donnèrent une couronne, témoignage sacré de la reconnaissance et de l'estime générale.

Il avait mérité l'une et l'autre, en préservant Venise de la fureur des Barbares commandés par Zoganes-Aliban, chef redoutable, qui, depuis plus de deux années, infestaient la mer Adriatique, et s'avançaient souvent à la vue de Venise, dont ils convoitaient le port.

La ville d'Adria se trouvait en

leur pouvoir (1) ; ils s'y étaient tellement fortifiés qu'il semblait impossible de les en chasser ; mais que ne peuvent la valeur et la constance contre des forces supérieures ?

---

(1) Adria, ancienne ville d'Italie, qui a donné son nom au golfe Adriatique. La moitié de cette ville, qui maintenant est peu considérable, est baignée par les flots de la mer. Elle est à 11 lieues de Venise, sur le Tartaro, entre l'embouchure du Pô et celle de l'Adige. Les Français s'en étaient emparés en 1425. Lorsque Charles VII monta sur le trône, il voulut punir une offense du sénat de Venise à l'égard de son ambassadeur, et envoya deux mille hommes sous la conduite de Gui de Foix ; ils longèrent les côtes de la mer, prirent Adria et la gardérent jusqu'à l'instant où le sénat fit faire, par des envoyés, une réparation authentique à Charles VII.

Contarini, qui déja plus d'une fois avait fait preuve d'habileté, demanda et obtint le commandement de dix galères et de quatre bâtimens de guerre, dont les capitaines ne le lui cédaient point en courage ni en audace.

Je n'entreprendrai point de décrire les combats qui eurent lieu; je dirai seulement que pendant six mois la petite flotte ne put même approcher assez de la ville pour la bombarder. Les vaisseaux des barbares se trouvaient en croisière à près d'une lieue en mer, et par un feu presque continuel, ils forçaient les Vénitiens à rester en station; et cherchant à les entourer, ils diminuèrent les forces au moyen desquelles ils se maintenaient dans la ville.

Contarini ne voulut point, par

une imprudence téméraire, compromettre la sûreté des siens et la gloire qu'il espérait retirer de cette entreprise.

Comme il lui était arrivé des secours en hommes, en munitions et en vivres, il prit patience. Le temps lui faisait espérer que les vents repousseraient l'escadre de Zoganes, et lui permettraient en conséquence de s'approcher d'Adria; mais il fut trompé dans son attente. Un ciel sans nuages, un soleil brûlant, un calme plat commencèrent à l'inquiéter. Sa crainte fut bientôt des plus vives; car Zoganes-Aliban ayant déployé nuitamment une partie de son escadre, la flotte vénitienne n'eut plus d'autre ressource, que celle de se battre; car elle était entourée de toutes parts.

C'est dans les périls imminens que se montre le courage. La crainte de tomber vivant entre les mains de ces barbares, et celle mille fois plus horrible de savoir que Venise allait être exposée aux plus cruels traitemens, électrisa toutes les ames.

Mes amis, dit Contarini, il faut vaincre ou mourir. Prenons la ferme résolution d'être demain dans les murs d'Adria ; le ciel secondera notre entreprise. Nous n'avons point osé, depuis plus de six mois, attaquer ouvertement ces pirates. Nous tremblions qu'ils n'égorgeassent les habitans d'Adria ; mais aujourd'hui que nous sommes sur le point de tomber en leur pouvoir, il nous est impossible de retarder le combat ; notre sûreté, et plus encore celle de Venise, nous

en font un devoir. Il ne sera pas dit que ces barbares Africains poseront un pied téméraire sur la terre qui nous a vus naître. Il faut que la mer devienne aujourd'hui leur tombeau ou le nôtre.

Amis, ajouta-t-il, voilà le signal. Au même moment un coup de canon partit du bâtiment sur lequel était Contarini avec les officiers des autres vaisseaux, et sur-le-champ des décharges d'artillerie brisèrent mâts, cordages, voiles et proues des navires ennemis.

De part et d'autre on fit des prodiges de valeur; déjà plus de vingt galères africaines avaient été coulées bas; Zoganes, que sa détresse commençait à rendre furieux, cherchait vainement à regagner le port. Contarini l'en empêcha, et bientôt le vaisseau qui portait son

implacable ennemi fut démâté, hors de combat et pris.

Un vent assez violent poussa vers Adria et les vaincus et les vainqueurs ; ce fut là que la valeur, secondée par la providence, obtint la plus signalée de toutes les victoires, puisque tous les barbares périrent.

Zoganes fut fait prisonnier. Contarini respecta ce guerrier, qui avait montré un courage héroïque ; mais tout en lui sauvant la vie, il le destina à un supplice cruel pour un brave, celui d'orner le triomphe des Vénitiens le jour où ils rentreraient dans la capitale, et d'être conduit au sénat, pour y voir décerner aux guerriers les récompenses qu'ils avaient méritées.

La ville d'Adria se vit donc enfin délivrée de ses oppresseurs.

Tandis que Contarini se livrait

à la joie que lui procuraient une victoire aussi éclatante, et les nouveaux lauriers qu'il venait de cueillir, il ne s'attendait pas au sort qui lui était réservé. Hélas! il ne présumait pas que le jour de sa rentrée à Venise serait pour lui un jour de douleur.

Il était sur le point d'arriver, lorsqu'il vit accourir au-devant de lui des pages, vêtus de noir, qui lui annoncèrent la mort de son père.

Peu de temps après qu'il lui eut rendu, ainsi que les Vénitiens, les honneurs funèbres, il fut élevé au rang suprême de doge; ce fut par cette honorable nomination que le sénat reconnaissant voulut récompenser Contarini. Il venait de sauver sa patrie, en la délivrant de la fureur des barbares

qui menaçaient de l'envahir, si un homme courageux et doué des plus nobles sentimens, n'eût prouvé que rien ne peut résister à la valeur soutenue par la providence.

Contarini, au faîte des honneurs, se montra toujours le même, c'est-à-dire, l'ami de tous les gens de bien, le protecteur de l'innocent persécuté, et le père des indigens.

De son mariage avec la fille d'un noble vénitien était née Eulalie, qui en ouvrant les yeux à la lumière, n'avait pu attacher ses faibles regards sur sa mère; car elle l'avait perdue au moment où elle en reçut le jour.

Dès lors toutes les affections du doge se portèrent sur sa fille chérie. Elle venait d'atteindre sa seizième année, lorsqu'il la maria au seigneur Léonard, fils d'un sénateur, et qui

semblait fait pour la rendre heureuse. Mais, hélas! l'ambition, la soif du pouvoir remplissaient l'ame du père de son gendre; et bientôt se livrant à ces deux passions, Lorédo outragea l'honneur et l'amitié, et causa les infortunes du vaillant et vertueux Contarini, dont la tête fut dévouée au plus affreux supplice. Mais n'anticipons point, et laissons à ce noble Vénitien à faire connaître tous les événemens qui se sont succédés pour lui avec tant de rapidité, et pendant lesquels la tendre Eulalie donna des preuves de l'intrépidité la plus héroïque.

CHAPITRE III.

Où vas-tu si promptement? demanda mademoiselle Ursule à Dumont, qui traversait, comme furtivement, une des allées du parc, et tenait à la main la lettre que lui avait remise le seigneur Contarini. Quel est ce papier? A qui dois-tu le porter? Réponds sur-le-champ. Ah! je vois qu'il se forme ici une intrigue. Je veux voir cette lettre. — Cela n'est pas possible, mademoiselle; j'ai ordre de ne la donner qu'au capitaine. D'ailleurs il m'attend. Il m'avait bien recommandé d'éviter votre rencontre. — Du

mystère! — Eh! beaucoup de mystère; mais cela ne doit point vous surprendre. Quand ce bon seigneur fait du bien, il cherche toujours à se cacher......

En prononçant ce peu de mots, le fermier prit une autre allée, et s'esquiva le plus promptement qu'il put. Déjà il était près du pavillon, que mademoiselle Ursule l'appelait encore.

Le procédé de Dumont l'offensa; et comme elle avait éprouvé une grande contrariété en quittant la table, elle eut un accès de colère qui la rendit malade, et la força de rentrer dans son appartement.

Dumont, en traversant l'allée du parc qui conduisait au pavillon habité par le capitaine, ne s'attendait point à y trouver la sœur de son maître; mais celle-ci, après

le départ de Henri, s'était rendue dans un lieu sombre et solitaire, et là elle réfléchissait au sentiment que lui avait inspiré le fils du comte de Montignac.

Je n'ai pas encore quarante ans, se disait-elle, et je crois que je plais à ce jeune homme. J'espérais qu'il achèverait une conversation que l'heure du dîner est venue interrompre; pourquoi m'a-t-il si tôt quittée? Se repentirait-il d'un demi-aveu? Non, ajoutait intérieurement la tendre Ursule, non, son départ n'est point le résultat d'une froide indifférence; son devoir l'appelle auprès du comte son père; il a quitté l'amour pour obéir à la voix sacrée de la piété filiale; il est bon fils, ah! sans doute il sera bon époux.

Cependant quoiqu'elle se fît à

elle-même ce raisonnement, un peu de jalousie vint la tourmenter. Henri, au sortir de table, avait chanté un air des plus agréables, fait sur des paroles de sa composition. Elles peignaient l'amour et les tourmens de l'absence.

Ah! s'il aimait, se disait-elle encore, si une autre avait touché son cœur, je ne pourrais lui pardonner de m'avoir dit ce matin: *Si je trouvais une femme qui vous ressemblât, je n'hésiterais point.* Oui, malheur à celle qui me condamnerait à d'éternels regrets! La seule pensée d'avoir une rivale me fait frémir de colère.

Ce fut dans l'instant où la sœur du capitaine s'occupait de Henri, que le fermier passa près d'elle en tenant une lettre à la main.

La résistance de cet homme,

qui refusa de la lui remettre, augmenta sa colère, et tout le monde en souffrit dans le château.

Le domestique était composé de six personnes, parmi lesquelles on pouvait distinguer Louise et le fidèle la Trombe. Ils s'aimaient depuis long-tems ; mais la sœur du capitaine, qui gouvernait en petit tyran, répétait sans cesse à la douce Louise, dont elle était la marraine : Vous ne savez pas combien les hommes sont faux et méchants. Je veux vous empêcher d'être malheureuse ; imitez-moi, Louise, ne vous mariez jamais.

Mon dieu, mademoiselle, lui avait un jour répondu la jeune fille, je ne puis vous faire cette promesse. L'amour que la Trombe a pour moi me porte à penser qu'il sera toujours le même ; d'ailleurs cha-

cun a sa manière de voir. — Celui que vous aimez sera comme les autres, inconstant, perfide. — Ah! vous les haïssez donc bien, ces pauvres hommes? que vous ont-ils donc fait? — Les ingrats! ils ne payent notre tendresse que par la pus froide indifférence; ils parlent quelquefois d'aimer; ils expriment avec chaleur des sentimens qu'ils ne ressentent pas. — Ah! je ne sais point cela; la Trombe, depuis son retour, m'a dit: Tu seras ma femme; et depuis ce temps il n'a pas changé. — Ne te marie pas, mon enfant; je te le répète, fais comme moi. — Cependant, mademoiselle, je vous ai vu des amans, et dans ce temps-là vous n'étiez pas aussi irritée contre les hommes. — Oui, mais depuis. — Ah! maintenant encore il vient au châ-

teau... — Qui ? — Le comte de Montfort.... — C'est un joueur. — M. le baron de Melleville ? — Il a soixante ans, il est bourru, colère. —M. d'Orsan? — Cet ancien avocat au parlement? — Oui, mademoiselle. — Il n'est pas noble. — Le colonel d'Autefort ? — Il ne rêve que batailles, victoires, et je n'aime pas la guerre. — Eh bien, M. de Saint-Elme ? — C'est un savant ; et ces gens-là, tout occupés des sciences et des beaux arts, ne pensent point à leur femme. — Cependant, il fait des vers en votre honneur, des chansons dans lesquelles il vous compare à Vénus ; il parle de vos grâces.... — Oui, il y a quelque vérité dans les vers qu'il me présente ; mais je n'y rencontre point cette vivacité, ces traits séduisans qui dénotent l'amour. —

Ah! dame, peut-être n'en éprouve-t-il pas ; d'ailleurs il a plus de quarante ans. — Vous êtes une folle, Louise ; on peut aimer à tout âge. — Cela est possible, mademoiselle ; mais... — Taisez-vous... Louise était en ce moment occupée à la coiffer ; sans cela mademoiselle Ursule l'eût chassée de sa présence ; mais comme elle devait avoir, ce jour-là, grande compagnie à dîner, elle temporisa avec elle, et chercha par la douceur et le cadeau d'un joli bonnet, à lui faire oublier l'épithète de sotte, dont elle venait de la gratifier.

Range cette boucle de cheveux, lui dit-elle, je ne lui trouve point de ressemblance avec l'autre... bien, c'est cela ; va chercher le carton où sont les fleurs. — Le voici, mademoiselle, choisissez.

Après avoir essayé sur l'échafaudage de ses cheveux des guirlandes de roses, d'œillets, de violettes et de pensées, elle se décida pour ces dernières; et poussant un soupir qui fit connaître à Louise combien elle souffrait de ne pouvoir se parer de roses sans être ridicule, elle lui demanda comment elle la trouvait. — Très-bien, mademoiselle, oh! très-bien. — Il me semble que ces pensées, ce feuillage vert...—Sont un peu sérieux. — Tu crois? — Oui, mademoiselle, vous devriez me permettre de placer là une rose. — Une rose, dis-tu? — Tenez, celle-ci. — Je crois que tu as raison; on peut se parer avec de telles fleurs tant que le cœur est encore sensible; mais, ma chère Louise, tu viens de me nommer tous ceux qui fréquentent ce châ-

teau, il en est un dont tu ne m'as rien dit.—M. de Montignac le père; il est veuf et très-aimable. — Un homme veuf me déplaît; il peut sans cesse vous parler de sa première épouse, faire comparaison de ses qualités avec les vôtres. — Je ne vous dis rien de son fils. — C'est de lui seul que tu aurais dû me parler. — M. Henri est aimable, mais c'est un enfant comparativement à ces nobles seigneurs qui vous font une cour assidue; il a beaucoup d'esprit, à ce que dit M. le capitaine. — Il est bel homme; il est sensible, et je crois que s'il se mariait, il ferait exception à la règle que suivent ordinairement ces messieurs lorsqu'ils sont engagés sous les lois de l'hymen. Que penses-tu, Louise, du jugement que je porte sur ce jeune seigneur? — Mais... —

Allons, explique-toi franchement; j'ai bien quelquefois des instans de sévérité, même de mauvaise humeur; mais aujourd'hui j'éprouve un certain contentement...Réponds-moi, penses-tu que M. Henri mérite de fixer le cœur d'une femme? — Oui, mademoiselle. — Je veux m'occuper de son bonheur. — En lui donnant une épouse? — Précisément. — Quelle est-elle? — Tu ne devines pas? — Non, en vérité; est-elle jeune? — Pas absolument — Riche? — Très-riche. — Jolie?...

En ce moment Ursule jeta les yeux sur la glace, puis les portant sur Louise, elle lui dit avec un sourire de satisfaction: C'est une belle femme. — Une veuve? — Non pas, elle est demoiselle. Ah! Louise, je te croyais une plus grande pers-

picacité. Eh, quoi! tu n'as pas deviné que celle qui doit faire le bonheur de l'aimable Henri est ta marraine?

Louise resta comme interdite. La rose qu'elle voulait assujétir parmi les pensées, échappa de sa main; mais sentant aussitôt ce que son air étonné pouvait avoir d'offensant pour sa maîtresse, elle feignit de la douleur, et dit qu'elle s'était piquée. Ah, mademoiselle! M. Henri connaît-il son bonheur? — Pas encore; mais aujourd'hui peut-être... — Il dîne au château, ainsi que son père. — Il y viendra seul.

Louise mit la dernière main à la toilette de sa maîtresse, qui eût pu paraître assez bien encore, si elle n'avait eu le ridicule de vouloir se faire passer pour une jeune fille.

On ne remplace point les grâces de l'adolescence ; mais, par une parure convenable à son âge, on fait taire des observations malignes et toujours désagréables pour celles qui en deviennent l'objet.

Cette journée, qui avait commencé pour mademoiselle Ursule sous les plus heureux auspices, puisqu'elle espérait voir l'aimable Henri, ne se termina point gaiement ; car celui dont elle désirait achever la conquête fut obligé de repartir immédiatement après le dîner pour le château du comte de Montignac, qu'une légère indisposition retenait chez lui.

Pour ajouter à la mauvaise humeur de la sœur du capitaine, Dumont venait de refuser de l'instruire des motifs qui l'amenaient au château, et la lettre qu'il avait ordre,

disait-il, de ne remettre qu'à monseigneur, faisait naître dans l'âme de la curieuse Ursule des soupçons qu'elle voulait éclaircir.

Elle se rendit, à cet effet, dans le pavillon où son frère était encore avec le fermier; mais ce fut inutilement qu'elle le questionna, elle ne put rien obtenir.

Ma sœur, lui dit le brave marin, il faut être utile, et surtout ne point offenser ceux que l'on oblige. Je ne sais pas encore quels sont ces étrangers; peut-être me trouveront-ils digne de leur confiance; mais je vous atteste que si j'étais instruit et de leur nom et de la cause des peines qu'ils paraissent éprouver, ce secret resterait caché dans le fond de mon cœur.

Cette réponse ne charma point la sœur du capitaine. Elle quitta son

frère, et rentra dans son appartement, se promettant bien de tout employer pour satisfaire son insatiable curiosité.

Elle compta beaucoup sur l'intelligence de Louise, et même sur celle de la Trombe; mais elle avait bien tort; le valet du capitaine était un de ces serviteurs rares, que rien ne peut porter à commettre la plus légère indiscrétion.

Le lendemain, le capitaine sortit de son château, lorsque le jour commençait à peine à se projeter sur les riches collines qui dominent la Sorgues (1); et comme il ne

(1) Sorgues, rivière du Comtat venaissin. Elle sort de la fontaine de Vaucluse, est navigable dès sa source, et se jette dans le Rhône par deux embouchures; l'une est à Avignon, l'autre ne se mêle au Rhône qu'a-

voulait point que sa sœur sût où il était, le jardinier eut ordre de dire que monseigneur ne reviendrait que le soir, et qu'il le présumait chez le comte de Montignac.

Il se rendit à la ferme, et dès qu'il crut pouvoir être admis chez l'étranger, il s'y présenta, et fut reçu avec ce ton de politesse qui dénote la bonne éducation...

Il fit éloigner son domestique, avec ordre de venir le chercher quelques heures après.

Monsieur, dit-il à l'étranger, que ma démarche ne vous cause

---

près avoir reçu la Nasque et l'Ouvèze. Les collines qui bordent la prairie au milieu de laquelle passe la Sorgues sont couvertes de vignes dont le produit est excellent.

pas la moindre inquiétude. Ne voyez en moi qu'un homme qui désire vous être utile. Tout me fait penser que des malheurs vous ont porté à venir dans ces lieux chercher une retraite. Quelle que soit votre patrie, regardez ce pays comme le vôtre; vous y jouirez de la plus grande liberté. Si vous avez besoin d'argent, ma bourse vous est ouverte, et si le crédit que j'ai pu obtenir à la cour dè France peut vous servir, disposez-en, et veuillez croire qu'en vous obligeant le capitaine Constantin sera encore le plus heureux.

Seigneur, lui dit Contarini, les expressions me manquent pour vous témoigner toute ma reconnaissance; mais mes infortunes sont de nature à ne jamais avoir de terme. Hélas! je crains même de ne pou-

voir rester dans l'asile que votre bonté daigne m'accorder. Les cruels qui ont juré ma mort....— Eh quoi! seigneur, votre existence serait-elle donc menacée? Ah! parlez avec franchise; je vous le répète, quelle que soit votre patrie, vous êtes malheureux, je ne vois en vous qu'un frère, un concitoyen, dont je prétends adoucir les peines s'il m'est impossible de les faire cesser.

En prononçant ces mots, le sensible Constantin avait les larmes aux yeux; il était si vivement ému en considérant Eulalie, qui semblait craindre que son père ne se fît connaître, qu'il crut devoir la rassurer.

Mademoiselle, lui dit-il, je voudrais que vous pussiez lire dans mon ame; vous me rendriez plus

de justice. Je suis honnête homme, et militaire français ; c'est assez vous en dire pour vous convaincre que mes sentimens sont dignes de vous inspirer quelque confiance.

— Ah! monsieur, si vous saviez qui nous sommes... combien vous plaindriez le sort de mon vertueux père et le mien! La mort, une mort cruelle attend l'auteur de mes jours. Il ne peut y échapper que par un miracle. Je voudrais pouvoir lui sacrifier mon existence ; mais, hélas! cette faveur m'est refusée, et la malheureuse Eulalie est condamnée à des pleurs éternels!

Le noble Contarini serra sa fille sur son cœur.

O ma bien aimée, lui dit-il, je ne puis résister au desir impérieux qui me porte à faire ton éloge. Ma vie t'appartient entièrement, et d'ail-

leurs la noble franchise de cet homme généreux mérite la nôtre; ce serait outrager la noblesse et la vertu même, que de ne pas lui donner des preuves de la confiance qu'il est en droit d'attendre de nous. Je veux et je dois lui faire connaître mon innocence et ton courage héroïque.

Eulalie rougit; ses beaux yeux se remplirent de larmes, le noble Contarini fit un récit exact de sa conduite dès le commencement de sa carrière, et parla avec modestie des services qu'il avait rendus à sa patrie. Arrivé à l'époque où la reconnaissance du sénat vénitien l'éleva à la dignité de doge: Oui, dit l'illustre proscrit, j'avais tout fait pour la gloire de la république. La valeur de mon bras et le courage de l'armée nous avaient fait obtenir la paix. L'Etat était heureux au-dedans et respecté au-dehors.

Placé au rang suprême, devenu le premier de mes concitoyens, je mettais mon bonheur à remplir mon devoir. En concourant à la félicité de tous, je tâchais, par une douceur bien entendue, de modérer la sévérité du conseil des dix; et je puis dire que, pendant l'espace de dix-sept années que j'ai consacrées à la république, il ne s'était pas élevé contre moi le plus léger murmure. Aussi j'avouerai, sans orgueil, que j'étais généralement aimé.

La prospérité a un terme, et dès qu'il est arrivé, la malignité, l'envie, l'ambition viennent bientôt écraser celui devant qui taut de gens s'étaient inclinés.

Les Portugais, jaloux de la tranquillité, du bonheur de la république de Venise, soudoyèrent de nouveau les barbares, et le sol de ma

patrie fut dès-lors le théâtre d'une guerre qui s'annonçait de la manière la plus désastreuse.

Le sénat et le peuple, qui m'avaient toujours témoigné la plus grande confiance, me laissèrent le soin de les défendre. Je n'hésitai point à me dévouer ; et, pour la seconde fois, après avoir quitté le manteau ducal et repris les armes, j'eus la gloire d'un triomphe complet. Il m'attira l'admiration des Vénitiens ; et s'il y eût eu une dignité plus honorable que celle de doge, on me l'eût offerte.

Si ma conduite avait mérité les doubles palmes de la victoire, mon bonheur excita la jalousie du plus fourbe des hommes. Hélas! je croyais à son amitié, à sa franchise, et j'étais loin de penser qu'il eût résolu ma mort. Le cruel! avec quelle hor-

rible perfidie il aiguisait le poignard qui devait me frapper !...

En ce moment Eulalie se leva, et passa dans une pièce adjacente à celle où étaient le duc et le capitaine.

Le reste du récit que devait faire son père la touchait trop vivement, pour qu'elle pût l'entendre sans éprouver un violent chagrin.

Noble fille ! dit Contarini, je renouvelle ses tourmens. Ah ! seigneur, dans un autre instant je vous achèverai l'histoire de mes malheurs. Ne la laissons point seule ; elle se livrerait à un désespoir qui déjà, plusieurs fois, a failli de lui coûter la vie.

Tous deux se rendirent près d'Eulalie, qui, baignée de larmes, prononçait ces mots : Ah, Lorédo ! cruel Lorédo ! que tu nous as causé

grand soin de ses nouveaux hôtes; mais cet homme si courageux était devenu timide. Il désirait s'entretenir avec Contarini, voir son adorable Eulalie, et il n'osait aller les trouver.

La Trombe s'aperçut du changement qui s'était opéré dans son maître. Il paraissait triste, et soupirait sans cesse. Qu'avez-vous donc, mon capitaine? lui demanda un matin le fidèle valet. Vous qui, malgré vos douleurs et les contrariétés que vous fait souvent éprouver mademoiselle Ursule, sembliez naguère avoir la joie et les plaisirs pour compagnons, comment se fait-il qu'à présent vous soyez sombre et même rêveur? Quand on ne fait que des heureux, ne doit-on pas toujours l'être soi-même? Quelle bourasque du nord, ou quel rocher

de mal! et toi, Léonard, comment as-tu trahi l'amour et la nature?

Cependant, à la vue de son père et du capitaine, elle chercha à calmer sa douleur, et offrit à ce dernier de partager le modeste repas que venait de préparer la femme du fermier Dumont.

Dans cette première entrevue, il fut décidé que le duc Contarini passerait pour un officier français retiré du service, ayant peu de fortune, et voulant vivre ignoré. En conséquence de cet arrangement, le capitaine prit le parti de faire à sa sœur un conte assez vraisemblable pour contenter sa curiosité, et l'empêcher de faire des démarches imprudentes qui eussent pu compromettre la sûreté de ceux qu'il avait juré de protéger.

Après s'être assuré que Contarini

n'avait pas besoin d'argent, il le quitta en lui promettant de revenir le lendemain, et retourna à son château dans une disposition d'esprit bien différente de celle qu'il avait éprouvée en allant visiter les étrangers.

L'humanité, ce sentiment qui produit tant de belles actions, l'avait conduit à la maison de la ferme, sans connaître ceux qu'il voulait secourir ; il leur avait offert son crédit et sa bourse ; mais à présent il donnerait sa vie même pour assurer le bonheur d'Eulalie.

Amour, ce sont là de tes coups. Puisse ton pouvoir ne point altérer la paix dont jouit le sensible et généreux capitaine!

Pendant plusieurs jours il alla régulièrement à la ferme, afin de veiller à ce que Dumont eût le plus

a endommagé votre navire, qui semblait fait pour tout braver? Faut-il, si jeune encore, prendre le chagrin pour gouvernail, et baisser pavillon devant lui? Par St.-Nicolas! si je savais d'où le vent souffle....

Je suis amoureux, mon pauvre la Trombe, répond le capitaine. — Vous, mon cher maître! — Cela t'étonne? — Beaucoup, mais sans me fâcher; bien au contraire, je voudrais vous voir marié. Que je serais content si une femme bonne et belle devenait la compagne de mon capitaine! Mais je ne vous ai point quitté depuis qu'une blessure vous a contraint d'abandonner le service; il ne vient point de jeunes personnes à votre château. — Non, ma sœur y met bon ordre. — Où réside donc celle qui vous a charmé? — A la petite maison de la ferme.

— Cette étrangère ? — Une jolie femme n'est étrangère nulle part. — Et vous l'aimez ? — Je l'adore. — Corbleu ! épousez la. — Je ne le puis. — Pour quelle raison ? — Je crains qu'elle ne soit plus la maîtresse de disposer de sa foi. — Vous l'a-t-elle dit ? — Je le soupçonne. — Il faut vous en assurer. — Je ne l'oserai point. — Un marin timide ! — Un marin amoureux est tout aussi sot qu'un autre homme. — Eh bien, écrivez-lui ; je porterai le message. — Cela est impossible. Qui que ce soit ne doit entrer dans la petite maison, excepté Dumont, sa femme et moi. — Allez-y donc ; parlez avec cette franchise qui fait la base de votre caractère. — Non, jamais je n'offenserai celle que j'adore. — Offense-t-on une femme en lui disant : Je vous aime ? — Je me suis

déclaré le protecteur du père et de la fille, et je paraîtrais demander le prix de mon zèle ; non, jamais. Le sentiment que la charmante Eulalie m'a inspiré doit mourir dans mon cœur.

La Trombe plaignit son maître, et forma le projet de faire connaître à la jeune étrangère l'amour que le capitaine ressentait pour elle.

Corbleu! se disait-il. quelle femme ne serait flattée de fixer le cœur du brave Constantin, de cet homme sensible et généreux? Ah! je saurai m'y prendre si adroitement, que la jeune personne se laissera attendrir, et j'aurai du moins le bonheur de voir mon maître devenir l'époux de celle qu'il adore. Pour la première fois de sa vie, il aime autre chose que la gloire ; il ne faut pas qu'il éprouve un échec : ce serait le premier.

Comme il raisonnait ainsi, Louise accourut auprès de lui ; elle paraissait de la plus grande gaîté.

Eh! qu'as-tu donc, ma charmante? lui demanda-t-il ; la joie brille sur ta jolie figure. Tu ne sors donc point de l'appartement de ta maîtresse? car depuis quelques jours elle est bien maussade, et cela n'est pas fait pour t'égayer. — Ah! mon ami, je ris des ordres qu'elle vient de me donner, et je cours les transmettre. —Et quels sont-ils?—D'abord nous allons avoir dans le château un grand changement, et de tous les graves personnages qui y viennent habituellement, tu n'en verras plus que deux; mais je m'amuse à jaser, et tel qu'un mauvais soldat, j'oublie d'aller donner la consigne que j'ai reçue. Attends-moi là, sur ce banc, je vais revenir.

Louise courut vers le jardinier. Hubert, lui dit elle, tu connais bien M. le comte de Montfort ? — Oui, mameselle ; celui qui semble toujours en colère ? — Précisément. Et le colonel ? — S'tilà qui raconte sans cesse des batailles où not' maître dit qu'il ne s'est jamais trouvé ? — Oui. — Eh bien, que faudra-t-il leur dire ? — Lorsqu'ils se présenteront au château, tu leur diras que mademoiselle et M. le capitaine n'y sont pas. — Oui, mameselle Louise ; j'leux dirons ça d'autant plus volontiers que je ne les aimons ni l'un ni l'autre. M'est avis que monseigneur sera bien content de cet ordre-là, car il ne les souffrait ici que par complaisance pour sa sœur.

Je croyais, ajouta Hubert, que not' maîtresse épouserait un de ces vieux militaires. — Je le croyais

aussi.—Ah ça, mameselle Louise, que dirai-je à M. Dorsan, et puis à cet autre dont j'ai oublié le nom? — M. de Saint-Elme? — Oui; ah! celui-là est bien drôle; il a toujours à la main des chiffons de papier. Il chante et parle en faisant de grands gestes, comme not' curé quand il est dans la chaire; et puis souvent je l'entends lorsqu'il est auprès de mademoiselle; il a l'air de réciter une leçon. Ah, mordienne! c'est celui-là qu'elle devrait épouser, car il paraît l'aimer beaucoup.

Louise quitta Hubert pour aller rejoindre la Trombe, à qui elle raconta ce que sa maîtresse venait de lui dire.

Mlle. Ursule, réellement éprise du jeune Henri de Montignac, avait formé la résolution de l'épouser, et dès-lors les vieux adorateurs

lui étaient devenus insupportables. D'ailleurs son amour-propre lui faisait présumer que celui qu'elle aimait pouvait être jaloux ; elle donna congé au comte, ainsi qu'au colonel. Quant à M. Dorsan, comme il faisait les affaires du capitaine, elle n'osa le renvoyer.

Le poëte Saint-Elme avait de l'esprit. Il la louait sans cesse. Elle n'avait pu le sacrifier encore. Il est si doux d'entendre le langage séduisant de l'adulation, surtout lorsqu'on est arrivé à cet âge où l'on a vu s'éloigner par degré la foule des adorateurs !

Les prétentions de M[lle]. Ursule étaient aussi grandes qu'elles l'avaient été dans sa jeunesse ; et malgré les avis continuels que lui donnait son miroir, elle ne voulait point renoncer à la coquetterie.

La Trombe, qui n'avait point de secret pour Louise, lui dit : Tu viens de m'instruire de la folie de ta maîtresse, qui veut épouser M. Henri. Eh bien, en échange de cette confidence, apprends que mon capitaine est amoureux. — Lui amoureux! — Eh bien, qu'y a-t-il donc d'étonnant? il n'a encore que trente-six ans. — Je le sais bien; mais je lui ai entendu dire vingt fois qu'il voulait vivre et mourir garçon. — Ecoute, un marin tel que lui, qui pendant dix-neuf ans a couru les mers, et qui, à son retour dans son château, ne trouve dans sa sœur qu'une femme impérieuse, maussade, capricieuse et coquette, n'a pas dû avoir une haute idée du bonheur qu'on peut goûter en ménage. Mais tout est bien changé. Il a vu celle qui sans doute lui est destinée;

il l'aime à en perdre et la gaîté et le sommeil.—Et quelle est donc cette personne? est-elle jeune, jolie, grande, riche, bien faite? — Je ne l'ai jamais vue.— Quel pays habite-t-elle? — Celui-ci, dans la petite maison de la ferme. — Quoi! ce serait la fille de cet étranger? — Oui, c'est elle. — Tu me surprends. Ma maîtresse dit que ces gens-là sont des aventuriers; elle va plus loin encore, car elle a contre eux des soupçons qui me font trembler. — Et quels sont ils? — Eh bien, elle m'a dit qu'elle présumait que c'étaient des brigands, et qu'elle saurait les faire sortir du comté de Cassard. — Mon maître les protége; il faut qu'ils soient vertueux. — Je le crois; mais Mlle. Ursule n'est pas bonne; et si elle se met en tête de tourmenter

les étrangers, elle en viendra à bout. — Sois sans inquiétude, je préviendrai mon capitaine. — Tu feras bien; mais surtout ne me compromets point, car je serais chassée par ma vindicative marraine. — Corbleu! j'y perdrais trop. Ne plus voir ma petite Louise, renoncer à l'espoir flatteur de l'épouser, ce serait un bien grand malheur pour moi.

Louise et la Trombe se séparèrent; le dernier se rendit au pavillon, où il était sûr de trouver son capitaine.

CHAPITRE IV.

DEPUIS deux mois Contarini et sa fille résidaient dans la maison de la ferme, et Florestan, leur ami, n'était point de retour. Sans doute, se disait la malheureuse Eulalie, cet homme courageux, qui, pour nous sauver, s'est exposé aux plus grands dangers, aura péri victime de son dévouement....

Cette juste crainte remplissait l'ame du duc. Cependant il cherchait à la cacher. Sa fille était si malheureuse, qu'il tremblait sans cesse de redoubler ses peines. Ainsi tous deux, par un excès de ten-

dresse, prenaient le plus grand soin de se cacher mutuellement leurs propres inquiétudes.

Le capitaine allait souvent les voir ; mais ils ne lui faisaient plus de nouvelles confidences. Il savait seulement que l'étranger était le doge de Venise, condamné à mort par le conseil des dix ; mais il n'osait demander les causes qui avaient amené ce malheur, ni le nom de celui qui avait été le dénonciateur deContarini. D'ailleurs, ce capitaine si vaillant, et que jamais l'ennemi n'avait pu faire trembler, tremblait devant Eulalie. Elle avait remarqué l'impression malheureuse qu'elle avait produite sur son bienfaiteur, sur l'homme généreux qui ne cessait de s'occuper de ce qui pouvait contribuer à leur tranquillité. Aussi évitait-elle de se trouver auprès du

duc lorsque Constantin venait la voir.

Ce n'était point le capitaine qui leur offrait ce dont ils pouvaient avoir besoin ; c'était Dumont, qui en avait reçu l'ordre exprès. L'asile cédé à l'étranger était pourvu de tout ce qui pouvait être utile et agréable. Souvent Eulalie voulait refuser ce qu'il apportait; mais il lui soutenait que le capitaine désirait que sa petite maison fût bien meublée. Il ajoutait aussi que son maître, dont le caractère était la bonté même, ne pouvait néanmoins souffrir la contrariété, et qu'on l'offenserait en paraissant ne point vouloir se conformer à sa volonté.

Un jour la femme de Dumont vint apporter au duc une corbeille de fruits couverts de roses. Il la reçut avec reconnaissance, la posa sur

un meuble, et demanda à la fermière si son maître était absent de ses domaines. Depuis près de quinze jours, lui dit-il, nous ne l'avons pas vu. --- Il est venu ce matin à la ferme. — Pourquoi n'est-il pas entré ici?—Je l'ignore; mais tout ce que je puis vous dire, c'est qu'il paraît bien triste. — Lui serait-il arrivé quelque malheur? — Cela est bien possible; il a poussé un grand soupir, en me disant: Porte cette corbeille à l'étranger. — C'est lui qui m'envoie ces fruits? — Oui, Monsieur. La Trombe m'a même dit qu'il les avait voulu placer lui-même, et qu'il avait cueilli les fleurs qui sont dessus. — Eh bien, bonne femme, remerciez-le pour moi, pour ma fille, et dites-lui que l'asile qu'il m'a donné dans ses domaines a perdu la moitié de ses agrémens depuis qu'il n'y vient plus.

La fermière sortit et retourna chez elle, où l'amoureux capitaine l'attendait avec impatience.

Eh bien, lui demanda-t-il, que vous a-t-on dit? Comment l'étranger a-t-il reçu cette corbeille de fruits? Sa fille a-t-elle fait quelqu'attention aux fleurs? — Non, Monseigneur. — Elle ne les a pas même remarquées? — Elle était sans doute au jardin, car je ne l'ai pas vue. — Il fallait la demander.—Dame, je n'ai point osé. — Cependant je vous avais bien recommandé de tâcher de lui parler. Ah! les êtres indifférens ne sont capables de rien. — Vous vous fâchez? dit en tremblant Marie. — Non, corbleu! je souffre et ne me fâche point. — On est bien inquiet de ne pas vous voir, et l'étranger m'a dit: L'asile que votre maître m'a donné dans ses domaines

a perdu la moitié de ses charmes depuis qu'il ne vient plus nous visiter.

J'irai, dit en lui-même le capitaine; j'irai. Il faut sortir de la cruelle situation où me réduit un amour malheureux. Je veux savoir ce que j'ai à craindre ou à espérer; car en vérité je crois que je deviens fou. Eh bien, si l'adorable Eulalie n'accepte point l'offre de ma main, de ma fortune, je tâcherai de vaincre une passion funeste; et ne pouvant la posséder, je lui consacrerai ma vie. Je parviendrai peut-être à connaître le persécuteur de son père, qu'elle semble craindre de nommer, et je le contraindrai à se rétracter publiquement. Il aura ma vie, ou j'aurai la sienne; et si je ne puis être l'époux de celle que j'adore, du moins je deviendrai son vengeur.

Il forma donc la résolution d'aller le lendemain voir le duc et sa fille.

Il allait sortir de son château, lorsque sa sœur le fit appeler par Louise.

Monseigneur, lui dit la jeune fille, Mlle. Ursule vous prie de passer chez elle; elle vous attend pour déjeûner. — A-t-elle encore quelques propos injurieux à me faire entendre contre les étrangers? — Je ne le crois pas, répond Louise; elle semble aujourd'hui être de la plus grande graîté. — Tant mieux, car je n'aurais peut-être pas autant de patience que j'en ai eu jusqu'à présent. Tu as été témoin de son emportement, de sa colère. Vouloir que je chasse de ce pays des gens vertueux, et cela parce que je ne veux pas divulguer le secret qu'ils m'ont confié! C'est une indignité qui

prouve que la curiosité peut étouffer jusqu'à la douce pitié. Car enfin, ajouta-t-il, ma sœur n'est point méchante....

Point méchante! redisait Louise tout bas; il ne la connaît point. Quand elle a juré de tourmenter quelqu'un, il faut qu'elle arrive à son but par un chemin ou par un autre.

Le capitaine entra dans l'appartement de sa sœur; elle était assise devant une table, sur laquelle on allait servir le déjeûner. Elle tenait à la main une lettre qu'elle paraissait lire avec la plus grande attention. A la vue de son frère, elle cacha le papier dans son vêtement, comme l'eût fait une jeune fille qui craindrait les regards d'une mère vigilante, se leva de son siége, et dit: En vérité, capitaine, vous me trai-

tez avec une coupable indifférence. Depuis plusieurs jours vous ne me parlez point, et cependant j'ai besoin de vos conseils. — Vous, ma sœur? — Oui, mon frère ; une circonstance imprévue me les rend très-nécessaires. — Eh bon Dieu! qu'y a-t-il donc? — Je vais me marier. — Depuis plus de vingt années vous dites la même chose, et..... — Pour cette fois, je suis bien décidée. — Eh bien, tant mieux, ma sœur. Je vous en fais mon compliment. — Vous ne me demandez point quel sera votre beau-frère? — En honneur, peu m'importe. Je souhaite que ce ne soit point un malheureux de plus. — Vous n'avez à me dire que des choses désagréables. — Ma foi, ma chère Ursule, c'est bien la faute de votre caractère. Vous tourmentez tous les gens du

château ; je n'en suis pas même excepté, et je ne puis que plaindre celui qui va vous épouser. Mais s'il a du bon sens, il fera valoir ses droits de maître, et ne se laissera pas conduire comme un enfant. A quand la noce ? — Mais je ne sais pas encore. Le jeune homme.... — C'est un jeune homme ! — Oui ; pourquoi votre étonnement ? L'amour qu'il me témoigne....

Le capitaine ne put retenir un grand éclat de rire ; mais aussitôt il s'en repentit. Hélas ! se dit-il, je regarde ma sœur comme une folle, et j'oublie que je suis moi-même la victime d'une passion !....

Pardonne, Ursule, si j'ai ri si inconsidérément. Il y a si long-temps que tu dis, je vais me marier, que je regarde encore ce projet d'union comme étant du nombre de tes mille

et une idées.... Dis-moi, est-ce le comte de Montfort, ou le colonel? — Ils sont trop vieux l'un et l'autre. — Ah! oui, j'oubliais que tu m'avais parlé d'un jeune homme. D'après cela, je ne vois plus que M. Dorsan et Saint-Elme, dont l'âge puisse cadrer avec le tien; il ne passe point quarante ans. — Tenez, lisez cette lettre, et vous connaîtrez celui qui doit m'enchaîner pour la vie: il a ma foi, j'ai la sienne, et....

Le capitaine prit le papier: il venait d'Henri de Montignac; il y exprimait à mademoiselle Ursule et son respect et sa reconnaissance. Il lui promettait une fidélité éternelle.

Eh quoi! c'est Henri qui va vous épouser? Mais, ma sœur, c'est un enfant, comparativement à vous. — Il est dans l'âge de l'amour. — Et

dans celui où l'on fait des folies. — Je ne pense point que son mariage en soit une. — Je le souhaite pour lui. — Adieu, ma sœur, une affaire importante me force à quitter le château....

Ce fut inutilement qu'elle voulut le retenir pour déjeûner avec elle. L'amour l'appelait auprès du noble Contarini. Il se flattait de recevoir verbalement une réponse à la lettre qu'il avait déposée dans le fond de la corbeille.

La révolution qui s'était effectuée dans l'ame du capitaine fut des plus grandes. Il s'en étonnait lui-même. Jamais il n'avait eu d'autres passions que celle de la bienfaisance et de la gloire; et maintenant l'amour le plus vif embrasait son cœur. Hélas ! pourquoi faut-il que celle qu'il adore ne puisse lui appartenir?

Tandis qu'accompagné de son fidèle serviteur, il se rend à l'habitation de Contarini, sa sœur se livre à la joie de se voir bientôt l'épouse de Henri.

Cet aimable jeune homme, ce bon fils, s'était décidé à s'engager sous les lois d'un hymen qui, pouvant, non lui procurer le bonheur, mais faire celui de son père, avait été l'objet de ses vœux les plus ardens.

Dans un entretien qu'il avait eu avec mademoiselle Ursule, celle-ci lui avait fait entendre qu'elle lui abandonnerait la moitié de sa fortune le jour où elle serait son épouse. L'espoir d'assurer à son père 10,000 livres de rente le détermina à céder aux favorables intentions que l'on avait pour lui.

Le soir de ce même jour, il en parla au comte de Montignac, mais

sans lui dire à quel prix il mettait le don de sa foi.

Eh quoi ! mon ami, lui demanda son père, tu serais amoureux de la sœur du capitaine ? — Non, mais l'estime.... — Tu as plus d'une fois parlé de son caractère impérieux, de sa coquetterie. — Ce sont des défauts ; mais ils n'influent point sur la bonté de son cœur. — Son âge est si différent du tien ! — Mon père, je vous en supplie, consentez à mon mariage, et tous mes vœux seront remplis.

Le comte de Montignac ne concevait rien à la nouvelle idée de son fils ; mais enfin, cédant après plus d'un mois d'hésitation, il lui donna son consentement.

Ce fut alors que Henri écrivit à la sœur du capitaine, en l'assurant d'une reconnaissance et d'une fidélité inviolables.

Bon jeune homme ! il se flattait de pouvoir tenir ce serment ; mais il n'avait point encore vu la fille du noble Contarini.

Mademoiselle Ursule, redoutant de perdre sa conquête, ne prétendait faire l'abandon des 10,000 liv. de revenu qu'au sortir de l'autel. Dès-lors, suivant elle, nulle inquiétude ne devait troubler sa félicité ; car tout en promettant fidélité à celle que son âge rendait respectable, Henri ne lui avait point dit que, peu de jours après son mariage, il partirait pour un régiment dont son oncle, Gui de Montignac, se trouvait le colonel.

O mon père ! se disait-il, puisse le sacrifice que je fais pour toi, te procurer le bonheur !

Comme il connaissait la bisarrerie de l'épouse qu'il allait prendre,

il fut convenu, entre elle et lui, qu'elle ne quitterait point le château du capitaine; et le mariage fut fixé aux premiers jours de l'automne.

Une réflexion accablante tourmentait Henri. Il redoutait qu'une fois engagé, il ne pût déterminer la capricieuse Ursule à donner sa signature sur le contrat qui devait donner une rente au comte de Montignac. Je me serais, disait-il, immolé sans avantage pour le comte de Montignac! je porterais la plus lourde des chaînes, sans pouvoir être certain que mon père serait heureux! Cette pensée lui donna le courage d'exiger que les biens fussent cédés non le jour du mariage, mais la veille. Il se persuadait que sa future épouse ne refuserait point cette clause; mais pour

qu'il ne lui fût point libre de se dédire, il ne voulut faire connaître sa nouvelle résolution que le matin des fiançailles.

En attendant cette époque, mademoiselle Ursule fit faire les ajustemens les plus somptueux. On ne doit rien trouver de trop cher, disait-elle à Louise, pour l'instant où je nommerai Henri de Montignac mon époux.

Laissons-la se livrer à cet espoir flatteur, et rendons-nous à la maison de la ferme, où vient d'entrer le capitaine Constantin.

Le noble Vénitien le reçut avec la plus grande amitié, et après lui avoir présenté la main, il le conjura de s'asseoir.

Eulalie parut bientôt, et sa vue troubla tellement le capitaine, qu'il ne put que balbutier ces mots : Que

dois-je craindre ? que dois-je espérer ? Je viens chercher une réponse à ma lettre. Seigneur Contarini, parlez ; votre adorable fille accepte-t-elle l'offre de ma foi et celle de ma fortune ? Mon château deviendra votre asyle ; et si, pour votre sûreté, il fallait que je m'expatriasse, je le ferais sur-le-champ ; tous les climats me deviendraient agréables avec vous. Je ne puis plus connaître de félicité que la vôtre, et j'attends de votre réponse ou la vie ou la mort.

Seigneur, lui répond Eulalie, je vous dois un aveu qui renouvelle toutes mes douleurs ; mais la générosité de votre conduite à notre égard me fait une loi de la sincérité.

Vous daignez m'offrir votre main, je ne puis l'accepter. Apprenez que

je suis épouse et mère ; des liens indissolubles m'attachent à l'auteur de toutes nos infortunes. Jugez de mon désespoir, en pensant que le père de mon époux est le persécuteur du noble Contarini.

Eulalie couvrit sa figure de ses deux mains ; un torrent de pleurs succéda bientôt à la triste confidence qu'elle venait de faire au capitaine.

Madame, lui dit-il, la cruelle situation où vous vous trouvez, tout en m'ôtant l'espérance, ne peut diminuer l'attachement que vous m'avez inspiré ; plus vous êtes malheureuse, plus je dois vous donner de preuves de mon zèle. Je ne puis être votre époux, je veux être votre ami, mais un ami dévoué. Ah ! dites-moi, je vous en prie, que puis je faire pour vous servir ? pour vous venger ?

Me venger! lui répond la fille de Contarini ; oubliez-vous donc que le père de mon époux....

Ah! pardonnez ; mais n'est-il aucun moyen de faire connaître la vérité, sans le perdre? Ne peut-on le ramener au sentiment auguste de la vertu ?

Hélas! reprit Contarini, l'ambition, cette passion qui fait les grands hommes et les tyrans, l'emporte dans le cœur de Lorédo, sur l'amour et la nature.

Placé maintenant au rang suprême, il occupe, peut-être sans remords, la dignité qu'il m'a fait ravir. L'ingrat! il a oublié ce que j'ai fait pour lui et les siens.

Le beau père de ma fille était déjà lié à la famille des Contarini. Nous fûmes élevés ensemble, et la carrière de la gloire s'ouvrit pour lui

comme pour moi. La protection du doge mon père, réunie à ma tendre amitié, lui fit obtenir successivement des places éminentes. Il fut nommé sénateur peu de temps après l'époque qui me vit monter à la première dignité de l'Etat.

Je passerai sous silence tout ce qui eut lieu entre nous les premières années de ma puissance, pendant lesquelles je lui donnai des preuves d'une amitié inaltérable.

Léonard, son fils, me parut digne de la main d'Eulalie, et leur mariage eut lieu, à ma grande satisfaction. Ce fut peu de jours après que Venise se vit attaquée par les Algériens. Je sus les forcer à reconnaître notre indépendance, et j'obtins une couronne composée de lauriers et d'immortelles. On chanta partout des vers à ma louange. Bientôt la

plus basse adulation se dirigea vers moi. Tous les traits de l'envie l'accompagnèrent.

Je m'étonnai du changement que j'aperçus parmi mes concitoyens.

Dans un Etat libre, dès que l'on prétend élever un homme, on peut s'attendre à sa perte. Je prévis que la mienne était décidée, et je formai le projet de me démettre de la qualité de doge.

Je fis part de cette résolution à Lorédo : il l'approuva. Je lui avais parlé secrètement de ce dessein; il divulga ma confidence, ajoutant que je voulais aller vivre en Angleterre; que déjà une partie de ma fortune venait d'être chargée sur un vaisseau qui, depuis quinze jours, avait mis à la voile pour les îles Britanniques, et que depuis long-temps j'entretenais des correspondances

avec les principaux lords de ce royaume ; mais il demanda le secret sur ce qu'il disait.

En effet, il ne se trompait point sur le fait de la correspondance. Hélas! le duc de Wilson, qui, pendant plusieurs années, avait été ambassadeur à Venise, et le noble Arfort son frère, qui l'avait accompagné, étaient restés mes amis. Ils le méritaient l'un et l'autre, par le vif attachement qu'ils m'avaient témoigné.

Tout-à-coup un orage menaça la république de Venise, et, sans déclarations préliminaires, plusieurs bâtimens qui nous appartenaient furent capturés près des côtes de l'Angleterre, où ils se présentaient comme amis.

La nouvelle de cette violation de la paix arriva précisément au sénat

le jour où je donnai ma démission de la dignité de doge.

Ce fut alors que la malignité la plus affreuse me rendit responsable de la guerre qui venait d'éclater si subitement. On rapprocha des circonstances qui me devinrent funestes.

Le duc de Wilson, que l'on savait être mon ami, venait d'obtenir le titre de grand-amiral, pour l'expédition qui devait, disait-on, gagner les ports de la mer Adriatique. J'ignorais, et j'ignore encore en cet instant, le motif de ces hostilités.

On m'accusa d'avoir fait passer des sommes immenses aux Anglais. La vérité est qu'un de mes neveux ayant épousé la fille d'un général anglais, je fis compléter une riche cargaison, que je lui envoyai comme présent de noces.

Lorédo, qui ne me quittait point, et que je regardais comme le meilleur de mes amis, puisque son fils était devenu le mien, était instruit de tous les propos injurieux que l'on tenait sur mon compte.

Le jour où je donnai ma démission au sénat, il témoigna le plus grand étonnement, et dit seulement qu'il savait par son fils que depuis long-temps mon projet était de m'expatrier.

Sa déclaration me porta un coup terrible. On m'imputa des intentions criminelles, et le sénat, qui, quelques mois auparavant, m'avait décerné une double couronne, ne vit plus en moi qu'un traître qui s'entendait avec les ennemis de la république.

Depuis quelque temps ma santé était chancelante. Je ne sortais plus

de mon palais. Ma chère Eulalie était mère, et ses soins étaient répartis alternativement sur son fils et sur moi ; l'infortunée avait des chagrins, elle cherchait à me les cacher.

Son époux venait rarement me voir, et son père m'avait entièrement abandonné. Je ne pouvais présumer la cause d'une telle indifférence ; mais, hélas ! bientôt j'appris l'affreuse vérité.

Comme on n'avait point encore statué sur la démission que j'avais donnée, je fis dire que je me rendrais au sénat le lendemain. Mon Eulalie frémit, en m'entendant annoncer cette résolution. Hélas ! elle connaissait déjà le sort affreux dont j'étais menacé.

O mon père, me dit-elle, ranime ton courage, et pense d'a-

bord que je jure à la face du ciel de ne jamais t'abandonner.

Son effroi était bien naturel, elle était instruite de tout ce qui se disait contre moi.

Dès qu'un homme puissant est attaqué par la calomnie, c'est à qui s'empressera de doubler la somme de ses maux.

J'avais tout fait pour la gloire de la république et pour le bonheur du peuple; je ne trouvai dans ma disgrace que des ingrats qui m'accablèrent.

Ma fille se vit enfin forcée de m'apprendre que la guerre avec l'Angleterre était déclarée, que j'étais accusé d'un complot contre la sûreté de l'État, et que, loin d'occuper au sénat la première place, je serais contraint de paraître à la barre, où, par respect pour

le titre que je portais encore, on voulait bien permettre que je me justifiasse.

Grand dieu! m'écriai-je, on ose me soupçonner! Est-ce donc là le prix de vingt-cinq années d'un dévouement sans bornes? Oui, je me présenterai au milieu de cette auguste assemblée qui m'a donné le nom de sauveur de la républi-que; je confondrai mes accusateurs.

Eulalie fondait en larmes; elle était presque certaine que le père de son époux aspirait à la dignité de doge de Venise, et ne put s'empêcher de me le dire.

Hélas! la jeune infortunée était elle-même bien à plaindre; son époux était presque entièrement perdu pour elle. A peine venait-il voir son enfant, qu'Eulalie nourrissait encore; un autre amour,

ou plutôt une passion criminelle avait subjugué le cœur du fils de Lorédo, et préparait l'abîme où je devais bientôt être précipité.

Tu veux te présenter au sénat, me dit-elle? T'en laissera-t-on sortir sans t'arrêter? Il me semble que tu vas m'être ravi pour jamais. Mon père, ajouta-t-elle, je te suivrai jusqu'au milieu de cette assemblée, où tant de fois on a célébré ton nom et tes victoires. Si les ingrats ont oublié ce que tu as fait pour le bien de la patrie, je leur montrerai les glorieux étendards que tu as enlevés aux ennemis, et qui entourent encore en ce moment le fauteuil du noble doge, et ombragent ta tête lorsque tu vas présider le sénat.

Pendant la journée qui s'écoula, mon secrétaire, jeune homme rem-

pli d'honneur et qui m'était sincèrement attaché, vint m'apprendre que plusieurs dénonciations plus horribles les unes que les autres, avaient été trouvées dans les gueules des lions (1); que dans quelques heures peut-être la liberté m'allait être ravie, et que déjà l'on parlait hautement de mon successeur.

Que devins-je, lorsqu'il me nomma le sénateur Lorédo! Le perfide avait tout préparé. C'était sans doute par ses intrigues coupables

(1) A Venise sur la place de Saint-Marc, on voyait plusieurs lions en bronze. C'était dans leurs gueules que l'on déposait les écrits par lesquels on voulait perdre un ennemi. Ces funestes billets étaient portés, soit au conseil des Dix, soit aux trois inquisiteurs, qui en fesaient souvent un usage bien criminel.

que la paix avait été troublée entre les Anglais et les Vénitiens.

Je le présumai d'autant plus aisément, que le frère de l'épou xde ma fille, qui commandait un des bâtimens de la république, avait le premier capturé une frégate anglaise, tout près des côtes de Candie. Voilà ce qui avait causé la rupture qui venait d'avoir lieu entre les deux nations, et que les auteurs étaient bien certains de pouvoir faire cesser dès que le but qu'ils s'étaient proposé serait rempli, c'est-à-dire, ma perte assurée.

Je ne voulus point suivre le conseil que me donna mon secrétaire : sans m'en prévenir, il avait tout disposé pour mon prompt départ. Mais l'idée de fuir comme un vil coupable me révolta ; je ne pouvais d'ailleurs me persuader que

sous un gouvernement sage on pût condamner un innocent. Combien je m'abusais ! Hélas ! je jugeais du cœur des autres par le mien. Je résistai donc aux prières de Florestan mon secrétaire, ainsi qu'aux larmes de ma fille, et je voulus le lendemain me rendre au sénat.

Mon implacable ennemi craignant que la vérité ne parût dans tout son éclat, ne me laissa point la possibilité d'exécuter mon projet.

La nuit, tandis que je me livrais à un sommeil aussi paisible que peut le goûter l'homme d'état qui n'a point de reproches à se faire, on me signifia un ordre de la commision des dix, et je fus contraint de me rendre en prison : ma fille, au désespoir, voulut absolument me suivre. Son époux n'était point au palais ; elle confia son enfant à

une de ses femmes, et rien au monde ne fut capable de l'arrêter. Pour la première fois elle résista à l'autorité paternelle.

Ah! laissez-moi vous accompagner, je vous en conjure, me dit-elle; que je puisse savoir du moins en quelle prison on va vous mener. Je ne pourrais exister si je l'ignorais. Ce fut en vain que je lui parlai de son fils. Hélas! me répondit-elle, son père lui reste. Il ne vous reste que moi, et d'ailleurs Éléonore veillera sur cet enfant chéri. Demain je reviendrai dans ce palais. Les gardes me le permettront.

S'ils ne le voulaient point... Ah ma fille, ton projet me fait frémir. — Marchons, mon père, le ciel me protégera.

Je sortis de mon palais au milieu d'une garde nombreuse; plusieurs

soldats tenaient des flambeaux ; mes fidèles serviteurs étaient au désespoir et voulaient presque tous partager mon sort.

Hélas ! tandis qu'Eulalie, que l'amour filial élevait au-dessus de la faiblesse et de la crainte si naturelles à son sexe, marchait au milieu d'une troupe de soldats qui me menaient au fort St.-Marc, on la privait de son fils.

Léonard, qui n'aimait plus son épouse, mais qui cependant s'intéressait encore à son enfant, l'enleva du palais, et le fit porter dans celui de son père.

Dès que ma fille fut assurée que je ne serais point enfermé dans un cachot, et que le gouverneur du fort lui eut promis que le lendemain elle pourrait venir me voir, elle me quitta, non sans verser des

larmes, et retourna précipitamment chez elle, dans l'espoir de serrer son fils sur son sein. Mais, grand dieu! jugez de son effroi, lorsque ne trouvant plus ni lui ni la fidèle Éléonore, elle apprit que son trop coupable époux venait de le faire enlever! Elle fit retentir de ses cris les salles du palais; elle se rendit à la pointe du jour à celui de Lorédo; mais elle ne put y entrer: toutes les portes en étaient encore fermées.

Elle retourna chez elle dans un état de désespoir difficile à décrire.

Il y avait à peine deux heures qu'elle y était rentrée, quand mon secrétaire lui remit une lettre; elle était d'Éléonore: elle l'ouvrit précipitamment. Voilà cet écrit, dit Eulalie en interrompant son père, et elle lut:

« Ma chère maîtresse, la plus

» indigne trahison vous enlève vo-
» tre fils. Votre époux a juré que
» vous ne reverriez jamais cet en-
» fant chéri. Nous allons partir dans
» un instant. La voiture est prête.
» J'ignore en quel pays on va nous
» conduire.

» Éléonore, m'a-t-il dit, vous
» pouvez rester à Venise si vous
» le désirez. Je ne vous contrains
» point à quitter ces lieux qui
» vous ont vue naître.

» Redoutant d'être séparée de
» votre cher Félix et de ne pou-
» voir plus ni lui prodiguer mes
» soins, ni vous en donner des
» nouvelles, je me suis déterminée
» à prier le seigneur Léonard de
» me conserver pour servir son
» fils ; il m'a acceptée, et je pars
» en croyant par-là vous prouver
» et mon attachement et ma re-
« connaissance.

» Quel que soit le pays où je vais
» habiter, et malgré la surveillance
» que votre époux fera exercer,
» je vous promets de vous instruire
» du sort de votre fils. Florestan,
» qui vous remettra cette lettre,
» m'a juré par l'amour qu'il me
» porte, de ne point abandonner
» votre illustre père.

» Ne faites aucune démarche au-
» près du seigneur Lorédo pour
» qu'il vous aide à sauver le duc;
» elle serait inutile, car le doge
» n'a pas, je crois, de plus grands
» ennemis que votre beau-père
» et son fils.

» Ma chère maîtresse, que Dieu
» vous donne beaucoup de cou-
» rage! voùs en aurez besoin.
» Croyez que je n'abandonnerai
» jamais le pauvre petit Félix. »

La fille de Contarini ne put re-

tenir ses larmes. Un moment de silence succéda à cette lecture, puis l'illustre Vénitien continua son histoire, tandis que sa fille s'était absentée pour vaquer à quelques détails de ménage, ou plutôt par modestie, pour n'être point présente lorsque son père ferait son éloge.

J'avais été conduit nuitamment au fort St.-Marc, et j'espérais bientôt en sortir; du moins le gouverneur me l'avait fait entendre, en me promettant que j'aurais la possibilité de passer les jours de ma détention avec ma fille, qui lui avait demandé la permission de me visiter souvent. Cependant je fus seul la moitié de la première journée; ce qui redoubla ma peine, car je craignais que mon Eulalie n'eût succombé à l'excès de sa douleur.

Je ne connaissais point encore toute la force de ce caractère généreux.

Il était deux heures après midi quand un de mes gardes me dit que ma fille parlait au gouverneur, et que j'allais la voir.

En effet, je la reçus dans mes bras, sans avoir eu même le tems de la regarder. Mais que devins-je ensuite, lorsque je considérai sa pâleur effrayante, ses traits décomposés et ses yeux baignés de larmes !

Je pensai aussitôt que mon arrêt avait été prononcé, sans avoir été entendu par mes juges, ou plutôt par mes assassins.

Ma fille; lui dis-je en l'embrassant de nouveau, sois plus courageuse; songe que tu as un fils. Tu dois vivre pour lui.

Non, s'écria-t-elle, non; les barbares! ils ont déchiré en même tems le cœur d'une fille qui vous chérit tendrement, et celui d'une mère qui adore son fils. Mon Félix m'est enlevé.

Elle me montra la lettre que lui avait remise Florestan. Ce fut par-là que j'acquis la preuve de la perfidie de Lorédo et du coupable jeune homme à qui j'avais uni les destinées de la plus vertueuse des filles.

Hélas! depuis long tems elle était malheureuse avec Léonard; elle m'avait caché tous ses tourmens pour éviter de m'en causer.

Il y avait à peine trois mois qu'Eulalie était mariée que déjà son époux, séduit par les charmes d'une femme peu digne d'estime, entretenait avec elle une liaison secrète,

mais qui ne le fut point assez pour que sa femme n'en fût pas instruite.

Elle employa tout ce que la tendresse et la prudence purent lui suggérer, pour ressaisir le cœur de l'infidèle ; tout fut inutile.

Elle espérait que la naissance d'un enfant qu'elle voulait nourrir, ramènerait son époux. Elle fut trompée dans son attente, et se dévouant à l'accomplissement des augustes devoirs de la nature, elle s'arma de courage et de résignation, afin de supporter en silence les chagrins dont toute autre qu'elle eût été accablée.

Hélas ! me dit cette fille si digne de ma tendresse, le ciel et ma fidèle Éléonore prendront soin de Félix. Je ne veux plus vous quitter. Je saurai mourir, s'il le faut, pour vous sauver. L'infortunée croyait pou-

voir rester auprès de moi; mais bientôt on lui enleva ce triste bonheur.

Il y avait huit jours que j'étais détenu, lorsque des membres de la commission des dix vinrent m'interroger sur ma correspondance avec le duc de Wilson. Je ne niai point que je lui eusse écrit plusieurs fois. On voulait me perdre, et l'on me fit un crime de mon amitié. On m'accusa d'avoir fait passer des sommes énormes aux Anglais.

On me présenta en même tems une foule de billets trouvés dans les gueules des lions, et j'eus la douleur de voir que ma mort était assurée.

La main qui me frappait m'était déjà connue. Hélas! je ne souffrais qu'en pensant à ma fille. C'était

Lorédo, son beau-père, mon ancien ami, qui, par la plus horrible perfidie, avait élevé l'échafaud sur lequel je devais périr.

Deux heures après le départ des membres de la commission des dix, on vint me chercher pour me conduire dans les prisons de Vérone. On ne voulut pas même me permettre d'écrire à ma fille.

Je demandai au concierge s'il connaissait les motifs d'une translation aussi inattendue. Il m'apprit que le peuple de Venise s'était révolté contre le sénat, qu'il accusait d'injustice à mon égard, et qu'usant de la liberté qu'il avait, il demandait que je fusse jugé publiquement dans un palais qui retentissait encore des chants de victoire composés en mon honneur.

On attribue, ajouta le concierge,

ce mouvement qu'on dit être séditieux, aux pleurs et aux discours de votre fille, et je crains qu'en ce moment elle ne soit plus libre.

Les barbares! m'écriai-je, ils ont osé l'accuser aussi! O mon Dieu, prends ma vie; mais sauve cette fille si tendrement aimée!

Pauvrepère, me dit mon gardien (qui par malheur craignait bien de cesser de l'être), si votre noble fille n'a point été arrêtée et qu'elle vienne aujourd'hui dans cette prison, je sais où l'on va vous conduire, je le lui dirai.....

Les gardes entrèrent. Ils étaient nombreux. On me fit sortir de la salle; je fus conduit par une galerie assez grande et dont la porte donnait sur la campagne. Je montai dans une voiture qui m'attendait,

et sous une escorte de plus de trois cents soldats, je fus mené à Verone.

En ce moment terrible, je dis un éternel adieu à ma fille que je ne croyais jamais revoir.

Pendant quelques instans j'avais compté sur la promesse du concierge, en cas que mon Eulalie ne fût point arrêtée ; mais mon espoir fut déçu quand je m'aperçus que cet homme me suivait par ordre du chef de ma garde. Dès lors personne ne pouvait instruire de ma destinée celle qui m'avait consacré son existence.

Dès que nous fûmes à quatre lieues de Venise, la troupe qui m'escortait me quitta ; il ne resta plus qu'une douzaine de soldats, dont on exigea le serment de ne point faire connaître mon nouveau séjour. On craignait sans doute que ceux qui avaient

conservé le souvenir de la conduite que j'avais tenue, ne vinssent m'arracher au pouvoir de la commission des dix.

Pendant un mois, je fus enfermé dans une salle spacieuse n'ayant d'autre lumière que celle d'une lampe sépulchrale, qui jetait dans ce lieu une clarté vacillante, et qui redoublait encore, s'il était possible, l'horreur de ma situation.

Le concierge que j'avais eu au fort Saint-Marc m'apportait régulièrement ma nourriture; mais il était accompagné d'un porte-clef, et ne pouvait me dire un seul mot. Je jugeais cependant à ses soupirs, à sa pantomime, lorsque son guide ne le regardait point, qu'il prenait part à mes peines.

Un matin il arriva en chantant; son apparente gaîté m'étonna, et

je me persuadai qu'il avait quelque chose à m'apprendre. Je prêtai une oreille attentive aux mots qu'il prononçait, et je l'entendis répéter : *Elle est ici.*

Ces mots avaient l'air d'être la finale d'une chanson, mais je me flattai que c'était à moi que le concierge les adressait.

Je passai la journée à former mille conjectures, suivant les craintes que j'éprouvais. Je voyais la courageuse Eulalie exposée à l'insolence des soldats, et ne pouvant même parvenir jusqu'à moi.

Une seule chose calmait un peu mon désespoir : c'était de penser que si ma fille, sous un déguisement quelconque, s'était introduite dans ma prison, l'honnête Florence (c'est le nom du concierge qui m'avait soigné à Venise), veillerait

sans doute au sort de mon Eulalie.

Le lendemain, en m'apportant la nourriture de la journée, il ne posa point le panier à la place où il avait l'habitude de le mettre. Il s'opprocha de moi, et me dit : *Elle est ici ; j'en prendrai soin. Voyez au fond du panier.* Il s'éloigna le plus promptement qu'il lui fut possible, afin de ne point laisser à celui qui l'accompagnait le tems de s'apercevoir de la vivacité de mon émotion.

A peine fut-il sorti, avec son camarade, que je cherchai ce dont il m'avait parlé. Je trouvai une lettre de ma fille ; je la baisai avec transport.

« Je suis bien près de toi, me » disait-elle ; mais la prudence, la » conservation même de tes jours » établissent entre nous une bar-

» rière. Je me suis fait recevoir ici
» comme garçon de service; c'est-à-
» dire que je fais les commissions.
» Cela me met à portée de recevoir
» des lettres de Venise, où Flo-
» restan est resté pour savoir la
» tournure que prendra ton injuste
» procès, qui se poursuit par la
» commission des dix. Espoir et
» courage, mon tendre père! ta fille
» te sauvera, ou l'ingrate républi-
» que, qui te doit une partie de sa
» prospérité, me verra mourir avec
» toi. »

O mon dieu! m'écriai-je en me jetant à genoux, prends pitié de mon sort, et si je dois périr, arrache ma fille à tous les dangers que lui fait braver sa piété filiale; daigne te souvenir qu'elle est mère!

La nuit suivante, excédé par la fatigue, je me jetai sur mon lit, et

pour un moment le sommeil suspendit mes tourmens. Hélas! pendant que je reposais, mon Eulalie veillait à ma sûreté.

Dans le cours de la journée, ma fille était sortie de la prison pour aller dans la ville porter une lettre qui lui avait été remise par l'officier de semaine. Cette lettre était adressée à sa femme, qui résidait dans une maison sur la place de Vérone. Elle avait profité de cette circonstance pour se rendre au lieu où devaient lui arriver celles du fidèle Florestan. Ce fut lui-même qu'elle trouva. A sa pâleur, à son abattement, elle ne devina que trop bien ce qu'il avait à lui dire. Ma mort était décidée par la commission des dix, et le sénat venait de nommer Lorédo grand-duc et doge de Venise.

Quel coup affreux pour cette tendre fille! comment me soustraire à la rigueur de cet infâme jugement? comment tromper les concierges, les gardes? Dans une situation aussi horrible, elle ranime son courage, et le fait passer dans l'ame de Florestan. Celui-ci avait un cheval; il fit emplette d'un second. Eulalie lui ordonna de les conduire à peu de distance de la prison dès que la nuit serait venue, et d'y attendre jusqu'au lever du soleil.

Mais que prétendez-vous faire, madame, lui demanda ce bon jeune homme? — Sauver le noble Contarini, ou m'ensevelir avec lui dans la prison. Mon projet est téméraire, ajouta-t-elle, il peut échouer; eh bien, j'aurai fait mon devoir; si je ne réussis pas, je saurai mourir.

Elle quitta mon secrétaire et revint à la prison. Lorsqu'elle y avait été reçue, on l'avait fait coucher dans un magasin où l'on mettait des fourrages destinés à la nourriture des chevaux des soldats commis à la garde de la prison ; elle avait remarqué qu'il n'y avait que moi de prisonnier de ce côté-là.

Florence, que l'on avait fait partir du fort Saint-Marc pour empêcher qu'il ne pût faire savoir où j'étais, avait promis tout récemment à ma fille de la seconder ; mais s'il avait de la bonne volonté, il avait fort peu de moyens, puisqu'il était surveillé lui-même par un agent du concierge en chef, homme brusque et très-attaché à son devoir.

Eulalie, en quittant Florestan, avait fait emplette d'un panier rempli de bouteilles des plus fortes

liqueurs; elle alla trouver l'officier qui l'avait envoyée porter une lettre à son épouse ; il était presque nuit quand elle rentra. Ce fut l'officier qui lui ouvrit la porte, dont il possédait seul la clé.

Ah, mon dieu! dit-elle, je ne vous rapporte d'autre réponse, de la part de la signora, que ce panier de vin ; elle partait pour la camgagne, et m'a dit qu'elle viendrait vous voir demain matin. Elle n'a pris que le temps d'attacher une marque à ces deux bouteilles, en me disant : Celles-ci sont pour toi ; tu boiras à la santé de mon mari et à la mienne.

Eh bien, prends-les, lui répond gaiement, l'officier. Il ajoute : Pauvre petit diable! tu dois être bien fatigué ; ce panier est très-lourd. — Oui, j'ai chaud ; mais, dame! pour

faire plaisir à M. l'officier, il n'y a rien que l'on ne fasse, car il a l'air bien sensible. Tenez, continua ma fille, voilà ces deux bouteilles; votre épouse me les a données; elles sont bien à moi ?— Oui, mon petit.—Eh bien, je vais en faire présent au concierge, car enfin c'est mon maître.—Tu as un bon cœur; c'est bien. — Ah! si vous vouliez, il y a là quelqu'un... — Le prisonnier ? — Oui. — Que voudrais-tu lui porter ? — Un peu de cette liqueur.—Peut-on résister à la prière de la pitié ? Oui, c'est l'humanité qui parle, dit intérieurement l'officier, nul intérêt ne peut faire agir ce jeune garçon. Tu connais donc ce grand personnage ? lui demanda-t-il. — Faut-il connaître un malheureux pour s'intéresser à son sort ? Pour moi, les privations

ne sont rien; j'y suis accoutumé ; mais un seigneur, un prince, çà doit bien souffrir. Eulalie mit dans ces paroles une telle candeur, que l'officier fut attendri.

Eh bien, lui dit-il, je veux te procurer ce plaisir. Va dire au concierge de m'apporter les clefs de la salle où est le prisonnier.

Ma fille n'eut pas besoin qu'on réitérât la permission. Elle se rendit à l'habitation du concierge. Par un bonheur au-delà de toute espérance, cet homme était endormi ainsi que le porte-clef. Florence, le protecteur de mon Eulalie, était auprès de lui. Il prit la clef de la salle, et sortit, ayant soin d'enfermer le concierge.

On prit des flambeaux pour descendre quelques degrés qui conduisaient vers moi.

Florence serra la main de ma fille, comme pour lui dire : Je devine votre pensée ; je vous seconderai.

Il était près de huit heures du soir. La nuit devait être close; je fus étonné d'entendre ouvrir ma porte. Hélas! je me recommandai au ciel ; je croyais que l'on venait me chercher pour me conduireà l'échafaud.

Ma fille chercha à déguiser sa voix , et dit : Conviens, Florence, que M. l'officier est un bien bon chef; il veut qu'on prenne grand soin des prisonniers.

Au même instant elle s'approcha de moi, me remit des armes à feu; puis, s'adressant à l'officier, elle lui dit avec fermeté : Si la vertu vous est chère; si vous avez des enfans, sachez que vous seriez heu-

reux qu'ils suivissent un jour mon exemple. Ne craignez rien pour vous ; nous allons vous enfermer dans cette salle ; on ne pourra vous accuser de la fuite du prisonnier : il est mon père. Si vous résistez à la voix sacrée de l'humanité, votre mort est certaine. Etourdi par ce coup inattendu, l'officier recula de quelques pas, puis mettant la main à la garde de son épée, il allait peut-être la frapper, lorsqu'elle lui présenta le canon d'un pistolet.

Arrêtez, lui dit-elle, je voulais devoir quelque chose à la pitié ; mais puisque je ne puis rien obtenir, vous me forcerez à n'écouter que mon désespoir.

A l'instant Florence saisit l'officier, lui prend la clef de la porte de sortie et me la donne, tandis que ma fille, présentant toujours

son pistolet, force l'officier à gagner l'autre bout de la salle, d'où j'étais déjà sorti.

Bientôt la courageuse Eulalie est dans mes bras, et l'officier enfermé.

Elle me fait rester, ainsi que Florence, dans une galerie au milieu de laquelle se trouvait un pilier qui pouvait nous dérober aux regards de la sentinelle ; puis voulant éloigner quelques gardes qui se promenaient dans la grande cour, elle employa un moyen terrible, mais qui cependant ne pouvait exposer l'existence de personne.

Le magasin dans lequel étaient les fourrages n'avait aucune communication avec les corps-de-logis de la prison. Elle y entra furtivement, mit le feu à la paille, et ressortit en criant au secours. Les gardes coururent à l'endroit d'où sortait déjà

la flamme ; et pendant le tumulte occasionné par cet incendie, nous gagnâmes la porte: elle était ouverte; je sortis de la prison avec Florence et ma fille, qui, pour éviter que l'on ne nous poursuivît, referma la porte, et eut la précaution d'en emporter la clé.

A quelques pas de là, Florestan nous attendait avec deux chevaux. Le sensible concierge ne voulut point nous accompagner. Je vous ferais reconnaître, nous dit-il ; je suis d'un village à douze lieues d'ici; je vais m'y rendre. Le ciel prendra soin de me dérober aux recherches que l'on fera. Adieu, bon voyage ; que la Sainte-Vierge vous protége!

Je pris des pièces d'or que j'avais sur moi, et forçai le geolier à les accepter. Je le quittai en faisant des vœux pour qu'il ne fût point puni de son humanité.

Nous gagnâmes, ma fille et moi, un bourg situé à deux lieues de Véronne, et nous y passâmes la journée suivante. La Providence, qui semblait seconder les desirs de ma fille, nous fit trouver un asyle dans la maison d'une femme veuve, jeune encore, et qui nous reçut avec une bonté vraiment angélique.

Vous semblez fugitifs et malheureux, nous dit-elle; ce jeune enfant (elle montrait ma fille) est excédé de fatigues; passez ici quelques jours.

Florestan, qui nous avait accompagnés, nous quitta pour retourner à Vérone, et de là à Venise, afin de savoir des nouvelles du fils d'Eulalie. Avant de se séparer de nous, il nous engagea à nous rendre en France: il connaissait ce pays, et particulièrement les environs d'A-

vignon, pour y avoir séjourné pendant plusieurs mois.

Après avoir passé une semaine chez notre bonne hôtesse, nous la quittâmes, pénétrés de la plus parfaite reconnaissance. Nous ne lui avions point dit notre secret; mais lorsque nous lui fîmes nos adieux, elle nous apprit qu'elle le connaissait.

Elle avait entendu parler de la fuite du doge de Venise des prisons de Vérone. Je n'ai nul doute, me dit-elle, seigneur, que ce ne soit vous, et que l'être intéressant qui vous accompagne ne soit votre fille. Si vous avez besoin de quelqu'argent, disposez de ma bourse; je ne suis pas très-riche, mais cependant je puis disposer d'une cinquantaine de ducats.

Je lui témoignai ma reconnais-

sance. Ma fille possédait de l'or et des bijoux qui étaient d'une valeur considérable. Eh bien, me dit-elle, souffrez que je vous sois de quelque utilité; que votre fille prenne un de ces habits de villageoise, et vous celui-ci. J'ai eu soin de me les procurer, afin de vous les offrir. Laissez-moi ceux que vous portez; et si des agens de la commission des dix venaient faire quelques recherches dans ma maison, je leur dirais que vous en êtes partis furtivement.

Tenez, ajouta-t-elle, pour donner plus de force à mon rapport, écrivez sur ce papier que vous allez vous réfugier en Ecosse; désignez même la ville d'Edimbourg. Tandis qu'on vous y cherchera, vous pourrez trouver ailleurs une retraite assurée, et vous vous mettrez, par ce moyen, à l'abri de la fureur de vos plus implacables ennemis

Cette précaution de la part de cette excellente femme me parut propre à me tranquilliser. J'écrivis ce qu'elle désirait.

Tout étant ainsi disposé, nous sortîmes nuitamment de sa maison. Pas un seul domestique ne put nous apercevoir; ils reposaient tous; elle seule veillait à notre sûreté. Nous traversâmes, sans accident, l'espace des Etats vénitiens qui nous séparait de la France.

Lorsque nous fûmes arrivés dans la ville d'Avignon, je vendis mes deux chevaux, que j'avais eu grand soin de dépouiller de leurs harnais avant d'entrer dans la ville ; car le brillant des selles et des mors eût pu faire naître des soupçons.

Cette opération terminée, nous sortîmes de la ville vers le soir, après avoir demandé le chemin qui

pouvait nous conduire dans les environs de la fontaine de Vaucluse ; c'était le point de ralliement qui avait été décidé entre Florestan et nous.

Arrivés dans ce pays au milieu de la nuit, la première maison qui s'offrit devant nous fut celle qu'habite l'honnête Dumont votre fermier. Il nous donna l'hospitalité, et le lendemain il nous établit provisoirement dans celle-ci.

Nous y étions depuis fort peu de jours, lorsque mon fidèle secrétaire vint nous y retrouver. Il ne put nous donner aucun renseignement sur le lieu où l'on avait porté l'enfant de ma fille ; mais il m'apprit que des agens venaient de partir pour l'Écosse ; que le lieu que l'on présumait être celui de ma résidence, avait été désigné par une femme qui

avait montré une lettre de moi, et les vêtemens que j'avais laissés chez elle.

Cette ruse de sa part ayant réussi parfaitement, j'avais l'espoir d'être tranquille en ce pays ; mais à présent mes inquiétudes se renouvellent. Florestan ne revient point comme il me l'avait promis, et je tremble que ce vertueux jeune homme n'ait été la victime de son généreux dévouement.

Dans la visite qu'il nous a faite, il m'a donné quelques renseignemens sur ce qui s'était passé à la prison de Vérone après mon évasion.

L'incendie, comme je vous l'ai dit, ne pouvait causer d'autre accident que la perte de quelques bottes de paille et de foin ; mais il nous avait beaucoup servis.

A la faveur du tumulte occasionné par la frayeur, au milieu d'un tourbillon de fumée qui confondait tous les objets, on ne s'aperçut point de ma sortie; et même on craignit que le petit commissionnaire (c'était ainsi que l'on désignait ma fille) n'eût trouvé la mort dans cet endroit embrasé, et dans lequel on savait qu'il passait les nuits.

L'absence de l'officier inquiéta beaucoup; lui seul était à même d'ouvrir la grande porte près de laquelle les habitans de Vérone s'étaient précipités; mais on ne put employer leur zèle, on n'avait pas la clé.

Enfin l'incendie se calma, et tout parut rentrer dans l'ordre. Le jour vint, et avec lui on eut bientôt la connaissance de ce qui s'était passé.

Le geolier ne paraissant point,

cela détermina le concierge en chef à faire une visite exacte. Il alla pour prendre la clé de ma prison ; ne la trouvant point, il courut à la salle ; la clé était à la porte, il ouvrit et aperçut l'officier : dès-lors tout fut éclairci.

On fit forcer la grande entrée, et l'on envoya à ma poursuite ; mais j'avais près de douze heures d'avance ; et par un bonheur presque inattendu, aucun des agens qui me poursuivaient sur l'appas d'une forte récompense (car ma tête était à prix) ; aucun d'eux, dis-je, ne suivit la route que la Providence avait sans doute daigné nous montrer.

Voilà, monsieur, ajouta Contarini, un récit succinct, mais exact, des circonstances malheureuses qui nous ont conduits en ces lieux.

Ah ! si quelque chose pouvait cal-

mer l'excès de mon chagrin et celui de ma fille, ce serait la douce pitié, le tendre intérêt que vous prenez à notre sort.

Le capitaine était attendri ; il ne put même retenir ses larmes en pensant à l'avenir. On pouvait avoir arrêté Florestan ; et dès-lors il était à craindre que la retraite de Contarini ne fût découverte, qu'on ne vînt l'arracher de sa maison pour le reconduire à Venise et le faire périr. Sa fille pouvait éprouver le même sort.

Quand la passion conduit les juges, l'innocence n'a-t-elle pas tout à redouter ?

La conduite d'Eulalie était noble, courageuse. Il n'est pas une fille tendre qui n'exposât sa vie pour sauver celle de son père ; mais. hélas ! souvent les plus belles actions sont

regardées comme des crimes, et l'on s'aveugle au point de les blâmer et, qui pis est encore, d'en punir les auteurs.

Le généreux Constantin abjura intérieurement l'amour qui l'avait enflammé pour la belle Eulalie. Elle était épouse et mère ; ces deux titres sont toujours sacrés pour un homme d'honneur.

Une amitié sainte remplaça une tendresse qui ne pouvait plus être légitime, et le respect, l'admiration déterminèrent le capitaine à consacrer ses veilles, son repos et même sa fortune, pour le noble Vénitien et son admirable fille.

CHAPITRE V.

Les jours, les semaines et les mois se succédaient, et Contarini ne recevait aucune nouvelle de Florestan. Hélas! que le sort de ce fidèle ami était cruel!

Il est beau de sacrifier sa vie pour assurer la gloire de son pays ; on peut braver la mort quand on est certain de vivre dans la postérité ; on emporte au tombeau l'estime de ses concitoyens, et du moins on ne périt pas entièrement : mais savoir l'affronter au milieu des horreurs de la question, être précipité ensuite dans le fond d'un cachot, en

proie aux douleurs physiques et morales, et souffrir tous ces tourmens plutôt que de divulguer un secret, c'est l'héroïsme du courage, c'est le triomphe de la véritable amitié; et Florestan offrait, dans sa conduite, la preuve des plus grands sentimens.

Lorsque ce jeune homme fut de retour à Venise, il eut la douleur de ne point trouver de lettres d'Eléonore, comme elle le lui avait promis. Il passa près d'un mois dans cette ville; mais ce fut toujours en vain qu'il attendit. Il eut beau prendre des informations sur les destinées de l'enfant d'Eulalie, il lui fut impossible d'en avoir des nouvelles.

Comme il n'était point compromis dans l'injuste procès du doge, et qu'il avait acquis une grande expérience des affaires durant le temps qu'il avait passé dans

le secrétariat sous Contarini, Lorédo, nouvellement revêtu du manteau ducal, lui fit proposer de remplir l'emploi où il avait mérité une réputation distinguée : il le refusa, en donnant pour raison que l'attachement et la reconnaissance qu'il portait à l'ancien doge, ne lui permettaient point de se retrouver dans un palais qui lui rappellerait tant de douloureux souvenirs.

Son refus offensa Lorédo : il se persuada que Florestan connaissait la retraite du condamné et celle de sa fille. Il se détermina à le faire arrêter ; et, deux jours après celui où le jeune homme avait refusé la place de secrétaire, on se rendit à son logement, pour s'emparer de lui ; mais il en était sorti le matin, afin de porter à Contarini de l'argent que lui envoyait un de ses amis,

qui, par bonheur, n'était soupçonné d'aucun attachement pour celui que la plus horrible perfidie avait voulu conduire à la mort.

Lorsqu'il avait quitté le doge et sa fille, après leur avoir laissé une somme assez forte en or, il s'était empressé de reprendre le chemin de Venise. En le parcourant, il se rappela que Lorédo avait une propriété à quelque distance de Bergame. Il résolut de s'y présenter, espérant que peut-être ce serait là qu'on aurait conduit Eléonore et l'enfant. Il ne se trompait point; mais la pauvre fille y était enfermée, sans avoir même la possibilité d'écrire à qui que ce fût.

Florestan, en arrivant au village où était situé le château du nouveau doge, prit des informations sur ceux qui l'habitaient; et d'après les ré-

ponses qui lui furent faites, il demeura certain que c'était là qu'on avait enfermé le fils d'Eulalie. Il se présenta au château, et ne put y pénétrer. La porte en était gardée par un de ces hommes que rien ne peut toucher, pas même l'argent.

Il passa trois jours dans le village, se promenant sans cesse dans les environs du château. Enfin un soir, au travers d'une grille, il aperçut une femme ; elle portait un enfant sur son bras ; il appelle, aussitôt on vient à la grille ; il reconnaît Eléonore.

Sa joie, son bonheur ne peuvent se décrire. La charmante fille est prisonnière ; mais il espère la délivrer, ainsi que l'enfant.

Tandis qu'il se berce de cet espoir enchanteur et qu'il en parle à son amie, à qui il est près de faire

connaître la retraite de Contarini, il est saisi par derrière, chargé de coups et de chaînes, avant d'avoir pu considérer ceux qui viennent de s'emparer de lui.

Les cris d'Eléonore, ceux de l'enfant, que cet accident effraie, font accourir une autre femme ; c'était l'indigne maîtresse de l'époux d'Eulalie ; c'était à elle que le pauvre petit Félix avait été confié nouvellement : elle se nommait Juliana.

Elle ordonna impérativement à Eléonore de retourner dans les appartemens du château et de n'en sortir que par son ordre ; puis, s'adressant à Florestan qui cherchait en vain à pouvoir s'échapper, elle lui dit : Tu connais sans doute la retraite qui renferme Contarini et sa fille, conduis-y ces gardes ; ensuite ils te rendront à la liberté.

Qui ? moi, répond Florestan, trahir l'amitié, l'honneur ? ne m'en présume pas capable.

Femme criminelle ! il appartient à celle qui a détruit le bonheur de la vertueuse Eulalie, de me tenir un tel langage. Un homme qui sait respecter ses devoirs peut être accablé par la méchanceté, mais il ne sait point se déshonorer.

Son courage et la noblesse de ses sentimens excitèrent la fureur de cette Laïs déhontée. Elle jura la mort de Florestan, et il fut conduit ou plutôt traîné à Venise.

Il y arriva précisément le jour où l'on mettait à exécution le jugement qui condamnait Contarini à la mort. L'échafaud était dressé sur la place St.-Marc, et l'effigie de ce noble Vénitien était exposée aux regards de la multitude égarée et

toujours ingrate, qui perd aussi vîte le souvenir du bienfaiteur, que celui du bienfait.

Lorsqu'il entra dans la ville, escorté comme l'eût été un criminel, il entendit crier le jugement du duc.

On peut se former une idée de sa douleur. O mon dieu, dit-il à ceux qui le conduisaient, puissent les Vénitiens n'avoir jamais lieu de regretter le héros qui a su faire respecter leur indépendance !

On le conduisit dans la prison où le doge avait passé un mois; mais on n'eut pour lui aucun égard, et ce fut en le précipitant dans le fond d'un cachot, qu'on prétendit commencer le châtiment que lui méritaient et son attachement et sa fidélité.

Il fut laissé pendant près de quinze jours sans qu'on vînt l'interroger.

Au bout de ce tems il fut appelé devant trois juges délégués par la commission des dix.

Le président lui demanda s'il savait où le seigneur Contarini s'était retiré.

Je n'ai jamais su déguiser la vérité, mais je suis incapable de trahir mon noble bienfaiteur. Il m'a honoré de sa confiance, j'oserai même dire de son amitié, et je ne sais point m'avilir par une lâche trahison.

Savez-vous, jeune homme, qu'on peut vous forcer à faire la révélation que l'on vous demande? — Non, monsieur le président, un secret, qui n'est pas le mien, est sacré pour moi. — Ignorez-vous donc que la torture est à notre disposition? — Ne tirez nulle gloire de cette puissance; c'est celle des bourreaux. Elle fut inventée par l'enfer, et des

tyrans seuls peuvent y avoir recours. Mais, je le répète, on peut me faire souffrir tous les tourmens imaginables; jamais on ne saura où se sont réfugiés le noble Contarini et sa fille. — Nous sommes instruits, par une lettre écrite de sa main, qu'ils sont en Ecosse. — Puisque vous le savez, pourquoi donc me le demandez-vous? — Lorsqu'on vous a arrêté près du château du doge, tandis que vous parliez à la gouvernante de l'enfant, vous veniez de lui dire : J'ai vu mon bienfaiteur et sa fille. — Il est vrai. — Vous avez osé vous introduire dans les prisons de Vérone pour faire sortir le condamné? — Je n'ai pas été assez heureux pour cela. Cette gloire était réservée à la fille de Contarini. L'infortunée! elle a tout osé pour délivrer son père

Hélas! elle me l'avait dit : Je périrai dans la prison, ou je le sauverai. — Vous les avez accompagnés l'un et l'autre ; jusqu'où êtes-vous allé avec eux ? — A fort peu de distance de Vérone. — Vous étiez instruit de tous les secrets du doge. — Il avait en moi une confiance entière. — Dès-lors sa conspiration avec nos ennemis vous était donc bien connue. — Contarini un conspirateur! monsieur le président, vous savez bien le contraire. Ses juges eux-mêmes n'ont pu le croire. Ils ont vendu leur conscience et le duc actuel a triomphé. Je sais que je me perds peut être par ma hardiesse; mais je remplis mon devoir en faisant entendre la vérité dans le sanctuaire où doit présider la justice.

L'audience était publique, et la

noble énergie de Florestan produisit le plus grand effet. Le président vit qu'il était dangereux de lui en laisser dire davantage ; et l'on reconduisit le malheureux prisonnier dans son cachot, sans avoir rien statué sur son sort.

Un murmure favorable se répandit dans Venise. L'on se demandait si le noble Contarini avait réellement mérité son funeste destin.

Telle est l'inconstance du peuple : trois mois auparavant il applaudissait à la chûte du doge ; il ne voyait le bien qu'il avait fait pendant dix-sept années, que sous les rapports de son intérêt personnel ; il avait applaudi aux dénonciations ainsi qu'au jugement inique porté contre lui ; maintenant tout a changé de face : on accuse la majorité du sénat et la commission des dix, qui a pu

prononcer le fatal arrêt. Lorédo, monté au faîte de la grandeur et revêtu de la pourpre ducale, est en butte aux traits de la médisance; on se rappelle qu'il a été l'ami de Contarini, que la jeune Eulalie est devenue l'épouse de Léonard; on le regarde comme un lâche digne du plus grand mépris, d'avoir aspiré à la dignité de doge de Venise.

Peuple inconstant! il est bien tems de vous montrer zélé, quand l'infortuné qui vous a comblé de ses bienfaits n'a plus d'autre espoir que la mort, et une mort infamante.

Ingrats Vénitiens, vous ne méritiez pas d'avoir un héros à la tête de la république. Il a triomphé, par son audace, des armées qui voulaient envahir votre territoire. Il a su faire respecter vos lois; la prospérité, la gloire et la paix dont vous jouis-

sez étaient le prix de la valeur et de la sagesse de Contarini. Comment avez-vous donc pu l'oublier ?

Tandis que ceux qui s'étaient trouvés présens à l'interrogatoire de Florestan cherchaient réellement à ressaisir la vérité, et qu'ils faisaient passer dans l'âme de leurs concitoyens les doutes que déjà ils avaient eux-mêmes sur la prétendue conspiration du doge, d'autres faisaient l'éloge du courage de sa vertueuse fille.

Ah! disait-on, que la providence daigne la protéger! elle a tout sacrifié pour sauver l'auteur de ses jours. La tendresse maternelle a cédé à la piété filiale! Ces réflexions ramenaient insensiblement sur Léonard, qui, se livrant à la vie la plus licencieuse, était devenu depuis quelque tems un sujet de

scandale dans Venise. Cependant le nouveau duc était parvenu à le faire nommer sénateur ; mais il avait fallu qu'il sacrifiât sa maîtresse. Cependant comme il lui était trop attaché pour que l'ambition même fût capable de l'emporter sur sa fatale passion, il n'avait point voulu s'en séparer entièrement. Il l'avait conduite nuitamment dans le château où était le petit Félix, qu'il avait confié aux soins de la jeune Éléonore.

On peut juger quelle dut être la douleur de celle-ci, lorsque Léonard, en venant le lendemain voir son fils, le prit dans ses bras, et, après lui avoir fait quelques caresses, le posa sur les genoux de la rivale d'Eulalie. Prenez bien soin de mon Félix, lui dit-il ; je vous en aimerai, s'il se peut, davantage.

Eléonore était furieuse. Grand dieu! se disait-elle intérieurement, peut-on réunir la vertu et le crime, pour élever l'innocence! Cependant elle n'osa faire entendre aucune plainte. Léonard était un homme emporté, colère. Il eût pu la chasser. Hélas! ce n'était point la crainte de perdre sa place qui lui imposait un rigoureux silence; mais elle avait promis à Eulalie qu'elle veillerait sur son enfant, qu'elle tâcherait de pouvoir le lui rendre; et si elle encourait la disgrace de ce trop criminel époux, tout espoir était perdu. Elle pensait que Florestan viendrait un jour dans le château, et que, d'accord avec lui, elle parviendrait au but qu'elle s'était proposé.

Depuis l'arrestation de ce fidèle ami de Contarini, elle était livrée aux plus cruels tourmens.

La coupable Juliana l'accablait du poids de son indigne puissance, et lui reprochait jusqu'à la pitié qu'elle ressentait pour la mère de Félix.

Eléonore souffrait sans se plaindre ; la seule pensée de perdre de vue l'enfant d'Eulalie, lui donnait du courage ; et chaque fois qu'elle éprouvait une nouvelle contrariété, c'était un sacrifice qu'elle faisait à la reconnaissance. Hélas ! elle lui immolait les sentimens les plus chers. Elle aimait Florestan, elle en était aimée. Elle allait lui être unie, sans les événemens arrivés au noble Contarini.

Eléonore avait été élevée avec la fille de ce dernier, et n'avait jamais été regardée que comme son amie ; elle était orpheline depuis près de dix années; et comme son père avait servi la république en

brave guerrier, et qu'il s'était trouvé à plusieurs batailles sous les yeux mêmes du père d'Eulalie, le doge avait fait serment, en le voyant tomber à ses côtés, de prendre soin de sa veuve et de ses enfans. Il avait tenu sa promesse; et lorsqu'Eléonore avait eu le malheur de perdre aussi sa mère, il avait fait venir l'orpheline à son palais.

Florestan en était devenu amoureux; leur félicité allait être parfaite, quand la plus horrible perfidie vint détruire en un moment leurs plus chères espérances.

Quoiqu'Eléonore s'affligeât beaucoup de l'arrestation du secrétaire, elle ne pouvait se persuader qu'elle fût de longue durée. Il ne lui vint pas même à l'esprit qu'on pût l'impliquer dans la prétendue conspiration du doge. Grand dieu! quel eût

été son désespoir, si elle eût appris que ce courageux amant, victime de sa fidélité, était livré aux mains des barbares chargés de l'horrible emploi de donner la torture aux accusés !

A cette affreuse pensée l'humanité s'indigne, et l'homme sensible voue à l'exécration de la postérité le barbare qui a inventé ce supplice.

Il y avait quinze jours que le prisonnier avait paru devant la commission, lorsque le geolier vint lui dire qu'il allait être conduit à la salle de la vérité. C'était le nom que l'on donnait au lieu où les malheureux accusés étaient livrés au supplice de la question.

L'infortuné éleva son ame vers le Tout-Puissant. O toi, dit-il, qui daignas former l'homme à ton

image, prends pitié de mon sort; donne-moi la force de supporter avec courage et résignation les tourmens que les cruels me préparent, et permets que l'excès de mes souffrances ne puisse me faire trahir l'amitié.

Marchons, dit-il aux gardes qui venaient le chercher; j'espère que le Dieu que je viens d'invoquer, me donnera autant de fermeté que j'en aurai besoin pour faire trembler mes bourreaux et les juges implacables sous les ordres de qui ils agissent.

Il serait cruel de faire une peinture des différens genres de torture que l'on fit éprouver à Florestan. Nous dirons seulement qu'après deux heures de douleurs on le reporta dans le fond de son cachot, sans

qu'il eût trahi le serment qu'il avait prononcé devant les juges, celui de ne pas faire connaître l'asile de Contarini.

Lorsque celui qui présidait à cette horrible expédition donna l'ordre de la suspendre, Florestan eut encore assez de force pour lui dire : Pourquoi cesser de me faire souffrir? J'espérais que ce jour serait le dernier de ma déplorable existence; et votre inhumanité veut encore la prolonger. Barbares! ne vivez-vous donc que pour commettre des forfaits? Mais ne croyez jamais m'arracher mon secret. Le ciel me protége, et mon courage sauvera l'infortuné Contarini.

Le malheureux Florestan, replacé sur une botte de paille qu'on avait jetée dans son cachot, souffrait

toutes les douleurs réunies. Il n'était pas une place sur son corps, qui n'eût reçu une blessure ; ses jambes étaient presque disloquées ; et dans cette horrible situation, nul être compatissant ne vint le visiter. L'excès de la souffrance éloignait de lui le sommeil. Eh bien, dans cet état cruel il remerciait Dieu de lui avoir donné assez de forces pour ne point faire connaître la retraite de Contarini.

Il y avait plus de douze heures qu'il avait été torturé, lorsqu'on ouvrit son cachot, et qu'à la lueur des flambeaux il put distinguer avec le concierge un homme entouré de plusieurs gardes et couvert d'un long manteau noir.

Il ne douta point que ce ne fût un des juges. L'homme qui lui appor-

tait ordinairement du pain et de l'eau déposa près de lui un panier dans lequel était une nourriture plus délicate que celle qu'il lui donnait ordinairement.

Mangez, lui dit cet homme d'une voix émue, vous devez en avoir besoin.

Voyant que Florestan ne pouvait faire aucun usage de ses mains, il voulut lui être utile; mais le malheureux refusa. Cependant, pressé vivement par le concierge, il but un verre de vin que cet homme lui présenta.

Pour le lui faire avaler, il fut obligé de le soulever et de lui soutenir la tête. Pendant ce peu d'instans il lui dit très-bas : Celui que les gardes accompagnent est le duc Lorédo, notre nouveau doge. Son-

gez à ne point l'irriter par une résistance autant inutile qu'elle est dangereuse.

Bientôt les gardes s'éloignèrent ainsi que le geolier, et Florestan se trouva seul dans son cachot avec l'ennemi de Contarini.

CHAPITRE VI.

Le jour où le capitaine avait reçu l'entière confidence de son hôte, il promit de ne point faire connaître les événemens dont on venait de l'instruire, surtout de ne jamais parler du mariage d'Eulalie.

Ah! lui dit cette femme intéressante, je voudrais pouvoir oublier que je porte le nom d'un grand coupable. Si mon fils pouvait m'être rendu, j'abandonnerais l'Europe, et dans un climat éloigné, seule avec mon père et mon enfant, je mettrais tous mes soins à consoler le premier et à élever le second dans les principes de la vertu.

Je n'ai plus d'espoir que dans l'amitié de Florestan. Il m'a juré qu'il me rendrait mon cher Félix, ou qu'il périrait dans cette courageuse entreprise. Ma seule crainte, que le tems me semble vouloir justifier, c'est que notre ami n'ait été la victime de son généreux dévouement. Ah ! si mon père daignait me permettre de me rendre secrètement à Venise, je parviendrais à savoir en quel lieu Léonard a fait porter son fils. L'amour maternel me ferait braver tous les périls, et le sentiment de la piété filiale me ramènerait près de vous.

Contarini, tout en louant les intentions de sa fille, la conjura d'attendre encore un mois, lui faisant espérer que le secrétaire arriverait sans doute avant l'expiration de ce terme.

Eulalie ne savait qu'obéir, et tout en cherchant à dérober ses larmes à son père, elle lui promit de se tranquilliser, et de ne point entreprendre encore le voyage qu'elle avait projeté. Le capitaine, seul possesseur de leur secret, jura Dieu et son épée, que qui que ce fût n'en serait instruit; mais, hélas! rien n'est plus dangereux que la curiosité, surtout quand ceux qui ont ce défaut sont indiscrets et puissans.

Mademoiselle Ursule avait employé tous les moyens imaginables pour connaître quels étaient ces étrangers; aucun n'avait pu lui réussir.

Dumont, qu'elle sollicitait un jour pour la vingtième fois, lui répondit respectueusement : Je vous certifie que je n'ai nulle connaissance de

ce que vous désirez savoir ; mais je serais instruit, que je ne vous en dirais pas davantage. Un secret qui ne nous appartient point, doit être sacré. Que n'interrogez-vous monsieur le capitaine? Je l'ai fait, répond Ursule, mais inutilement. Il me dit toujours : Ce sont des êtres vertueux. Ils méritent mon respect. Je voudrais, au prix de toute ma fortune, mettre un terme à leurs maux. — Ah ! pour cela je le crois bien ; car notre maître est si bon. — On peut être aussi bienfaisante qu'il est généreux. S'il ne faut que donner de l'argent à ces aventuriers (car, sur ma foi, je ne vois pas qu'ils soient autre chose), voici ma bourse ; porte-la leur de ma part. — Chut ! mademoiselle, ne dites pas cela devant le capitaine. — Je ne cache jamais ce que je pense ; et

d'ailleurs c'est sa faute si j'ai des soupçons contre ses protégés. Pourquoi ne les amène-t-il pas au château, et m'empêche-t-il d'aller les voir à la ferme ? Les gens qui ont toujours tenu une conduite respectable ne doivent pas craindre d'être connus. Il n'y a que les fripons qui se cachent. — Ou ceux que la méchanceté poursuit. — Tu sais donc qu'ils sont poursuivis. — Je n'ai pas dit cela. — Cependant tu as l'air de vouloir me faire un mystère. Dumont, c'est très-mal ! et je t'atteste que si tu étais le fermier de la partie des biens qui m'appartiennent, tu ne resterais pas huit jours à mon service... — Pardon, mademoiselle; mais je vous ferai observer qu'un fermier n'est point un valet, qu'on peut chasser ainsi. Le capitaine, notre excellent seigneur, m'estime.

J'ai servi le roi avec honneur. En quittant l'épée j'ai repris la charrue. Cette fonction vaut bien l'autre ; et je vous redirai ce que j'ai déjà pris la liberté de vous dire : je serais fermier de vos domaines, que je ne trahirais pas, pour tout l'or du monde, la confiance que l'on aurait daigné avoir en moi.

La sœur du capitaine fut offensée de la hardiesse avec laquelle le fermier lui avait parlé; mais elle sut se contraindre. La curiosité lui en fit la loi.

Je puis avoir tort, dit mademoiselle Ursule, et mes soupçons sans doute sont injurieux ; mais mon caractère de franchise me fait détester tout ce qui ressent le mystère. Prends cette bourse et porte-la aux étrangers ; dis leur que je désire sincèrement faire leur connaissance.

Ils n'accepteraient pas, j'en suis assuré, et je m'exposerais à un refus. — Ils sont donc orgueilleux? Je ne le crois pas; mais ils n'ont, à ce qu'il paraît, besoin de rien. — Cependant je sais que mon frère te fait souvent porter des présens.... — Des fruits de son jardin. — Du vin de sa cave? — Oui, quelquefois. — La fille de l'étranger est jolie? — Jolie, mademoiselle; c'est un ange de beauté, de graces. Sous de simples vêtemens elle a l'air d'une princesse. Elle serait de la plus haute qualité que cela ne me surprendrait point. — Tu piques ma curiosité. J'irai les voir, et malheur à eux s'ils ne veulent pas me recevoir!

En disant ces mots, elle quitta Dumont très brusquement, et s'en retourna en réfléchissant de quelle

manière elle s'y prendrait pour se présenter dans une maison où il paraissait certain, qu'elle ne serait point accueillie.

L'habitation donnée à Contarini était assez grande pour qu'ils eussent la facilité de se faire céler, s'ils en avaient l'intention.

Afin d'éviter à Eulalie la peine de se livrer aux travaux de la maison, le capitaine avait placé auprès d'elle une des filles du fermier Dumont; c'était une enfant de seize ans, douce, intelligente et d'un cœur sensible. Elle était d'une discrétion au-dessus de son âge.

Le capitaine lui avait ordonné de ne jamais faire aucune question à sa maîtresse. Si quelquefois, lui avait-il dit, tu lui voyais verser des pleurs, ne te permets point de lui en demander la cause. Tu augmen-

terais ses peines. Dans les instans où elle paraîtra dans la douleur, éloigne toi, Mathurine, tu lui feras plaisir ; tu m'en causeras beaucoup aussi.

Il n'en avait pas fallu davantage pour que la jeune villageoise se conformât aux intentions de Constantin. Elle était prévenante, empressée, mais point importune ; et dès qu'elle avait rempli ses devoirs, elle laissait le noble Contarini et sa fille dans leurs chambres, et se tenait dans la première pièce, telle qu'une sentinelle avancée, avec la consigne de ne laisser entrer personne, à moins que ce ne fût le capitaine ou le bon Dumont, qui y venait souvent par ses ordres.

Mademoiselle Ursule se persuadait que Mathurine, jeune et sans expérience, pourrait lui donner quelques notions sur ce qu'elle dé-

sirait savoir. Cependant il s'écoula encore plus d'un mois avant qu'elle s'exposât à éprouver un refus de la part de la petite Mathurine.

L'automne approchait, et c'était l'époque où la sœur du capitaine devait épouser Henri de Montignac. Louise espérait que son mariage avec son cher la Trombe aurait lieu en même tems ; mais elle avait eu le malheur d'offenser sa marraine, en refusant de se rendre l'espion du capitaine; et elle ne pouvait songer à prendre un époux sans le consentement de sa maîtresse, qui l'avait élevée, et avait sur elle les droits d'une mère.

Louise n'avait encore que dix-neuf ans ; elle se décida à prendre patience, et détermina la Trombe à l'imiter. Eh quoi! lui dit celui-ci, parce que mademoiselle Ursule

a quarante ans et qu'elle n'est point encore mariée, faut-il que tu arrives à son âge pour prendre un mari? Corbleu! le capitaine n'entend pas cela. Il sait que je t'aime, et m'a dit hier encore : Si ma sœur ne veut pas marier ta Louise, je m'en chargerai ; sois tranquille. Je lui donnerai une dot; je connais la cause de la colère que mademoiselle Ursule éprouve, et je récompenserai ton amante de la conduite qu'elle a tenue.

Louise, consolée par ce qu'elle venait d'apprendre, reprit toute sa gaieté, et ne demanda plus à quelle époque on lui promettait d'épouser son fidèle la Trombe.

Henri de Montignac voyait arriver avec douleur le moment où il devait s'engager pour la vie; mais la pensée de rendre son père riche et

surtout indépendant, lui faisait trouver des charmes dans son sacrifice. Il s'était bien gardé de lui faire connaître le noble sentiment qui le faisait agir. Il était certain que jamais le comte ne voudrait consentir à son mariage. Il lui dit un jour: Mon cher Henri, je ne puis concevoir comment, à ton âge; tu épouses une femme qui n'est point aimable! Sa fortune t'aveugle, et je crains que tu ne sois malheureux..... Malheureux! non, mon père, rassurez-vous. Le jour où j'aurai uni ma destinée à la sienne, tous mes vœux seront comblés. Je n'appréhenderai plus rien; la mort même ne pourra m'épouvanter. Vous serez pour toujours à l'abri du besoin. — Henri, que veux-tu dire? explique-toi mon fils, je t'en conjure.... je devine ce que tu veux faire. C'est

pour moi que tu sacrifies les plus belles années de ta vie... Tu ne m'as point consulté avant de donner ta parole. Non, je ne prétends point profiter de la perte de ta liberté. La richesse dont elle serait le prix, me deviendrait odieuse.......

En ce moment Louise, envoyée par mademoiselle Ursule, se présenta chez le comte de Montignac, et dit à son fils que sa maîtresse l'attendait pour faire une longue promenade à pied.

Henri s'empressa de céder aux volontés de sa future épouse. Il partit en feignant une gaieté qu'il était bien loin de ressentir.

En vérité, lui dit Louise en faisant la route, votre mariage avec ma maîtresse va surprendre beaucoup de monde. Pourquoi? lui demanda Montignac. — Ah! dame,

vous êtes bien jeune. — Oui, mais mademoiselle Ursule est aimable, et cette qualité me fait oublier son âge. — Ah! c'est vrai qu'elle vous aime beaucoup. Pour l'amour de vous elle a renvoyé tous les seigneurs qui venaient au château. Hier encore, elle m'a fait donner congé à l'avocat, qui était un ami de monsieur le capitaine. -- Elle s'est fâchée avec lui? -- Ah! mon dieu, oui. Elle ne peut vivre en paix avec personne. Il n'y a pas jusqu'à ce bon M. de Saint-Elme; vous savez, celui qui fait si bien des chansons, qui ne viendra plus nous enchanter par sa gaieté. -- Eh! pourquoi? --- Parce qu'il a fait des vers qui ont déplu à ma marraine. -- Et sur quel sujet? -- Sur votre mariage. Il les lui a montrés tandis que j'étais là; plusieurs dames étaient aussi avec

elle ; il les a lus ; mais aussitôt elle a semblé furieuse, les a déchirés, en lui disant qu'elle n'aimait point qu'on fît des couplets de mariage dont la finale fût le mot *quarantaine*, et sur-le-champ ils se sont fâchés sérieusement. Monsieur de St.-Elme a pris la porte et est aussitôt parti, en répétant qu'il ne reviendrait jamais au château. Moi, ça me désole, car il est vraiment bien aimable; et c'est chagrinant. Ma marraine est la cause que tous les amis de monsieur le capitaine nous abandonnent; mais enfin elle a le caractère impérieux, contrariant; il faut bien se consoler et tâcher de vivre avec elle.

Louise était une bonne fille, mais un peu bavarde, et sans mauvaise intention elle faisait le portrait de sa maîtresse avec une franchise trop

grande pour ne pas donner à Henri de violens sujets de crainte.

Les vers qu'avait faits monsieur de Saint-Elme étaient une petite vengeance bien pardonnable sans doute. L'aimable poëte, qui n'avait qu'une fortune très-médiocre, visait à posséder celle de la sœur du capitaine. Tant que celle-ci ne connut point le fils du comte de Montignac, elle avait trouvé monsieur de St.-Elme charmant; mais à l'aspect du jeune et beau Henri, elle avait oublié les promesses qu'elle lui avait faites, et folle d'une nouvelle conquête, elle avait immolé l'autre à sa coquetterie.

Rien ne donne tant d'esprit que le desir de se venger, et ce qu'avait fait l'amant éconduit avait excité le rire général.

Si mademoiselle Ursule n'eût pas

été une de ces femmes impérieuses, cherchant à faire tout plier sous leur domination, on eût pu la plaindre d'être ainsi exposée à la malignité; mais depuis vingt ans elle avait eu tant de soupirans et d'adorateurs de son bien plus encore que de sa personne, que l'on n'était point fâché de la savoir humiliée à son tour.

Tel est le sort réservé à toutes celles qui se sont fait un jeu des sentimens qu'elles ont inspirés. Après avoir eu une foule de courtisans, elles finissent par les changer en ennemis, qui n'ont conservé leur souvenir que pour se rappeler leurs défauts et les publier partout.

Ce que Louise venait de dire du caractère de sa maîtresse, avait vivement touché Henri et se rapportait très-bien avec des lettres

anonymes qu'il avait reçues depuis que son mariage était connu dans le canton. Il sentait qu'il allait devenir la fable du pays; mais aussitôt pensant à la fortune dont son père serait en possession, il donnait un soupir au terme de sa liberté, et n'en était ensuite que plus fortifié dans sa résolution d'épouser mademoiselle Ursule.

Arrivé au château, il la trouva dans une toilette si élégante qu'il en fut étonné.

Eh, bon dieu! lui demanda le futur époux, où allons-nous donc? — Faire une visite, mon cher, mais une visite de la plus haute importance pour moi. Mon frère, ajouta-t-elle, devait m'y accompagner, mais il ne peut sortir aujourd'hui. — Le capitaine serait-il malade? Je cours lui faire part de la peine que j'en

ressens. — Eh non, restez. Il ne veut pas qu'on entre chez lui lorsque sa jambe le fait souffrir, et d'ailleurs dans cet instant il est maussade, s'impatiente, gronde tout le monde. Il faut le laisser à lui-même.

Convenez, dit-elle en se drapant devant une glace, d'un mantelet de taffetas rose que garnissait une superbe dentelle, convenez, mon ami, que c'est un grand malheur d'avoir un caractère bizarre, impérieux. Mais on doit le pardonner au capitaine : les marins contractent des habitudes qu'ils ne perdent jamais. Je ne souhaite pas qu'il se marie. Sa femme ne serait pas très-heureuse avec lui. — Pardonnez-moi, répond Henri. Si celle qu'il épousera a de l'esprit, un caractère aimable, elle saura se rendre maîtresse.... — J'aime à vous entendre,

mon ami ; vous convenez qu'une femme doit gouverner sa maison, son mari. — Oui, mademoiselle, quand cette femme est sans défauts ; mais si son caractère est despotique, impérieux, colère, inégal, alors l'époux doit reprendre des droits qu'il ne cédait que par égard, et se montrer ouvertement le chef de la maison, sur-tout en empêchant qu'on n'y soit sans cesse en guerre....

Ursule cessa un moment de se regarder dans la glace, pour considérer Henri qui venait d'ouvrir un livre. — Ce que vous venez de me dire est-il dans ce livre ? Non, mademoiselle, non ; cela est écrit en caractères ineffaçables dans l'ame de tout homme qui a le sens commun ; et je vous certifie que mon cœur seul a dicté mes paroles.

Louise, qui était auprès de sa

maîtresse, pour lui présenter les épingles au moyen desquelles on assujétissait la draperie sur des épaules à demi-nues, se mordait les lèvres, afin de ne pas rire.

Enfin la dernière main est mise à la toilette. Mademoiselle Ursule demande son éventail, un parasol qu'elle remet à Henri, fait attacher un long ruban bleu au cou de Zéphirine (c'est le nom d'une petite chienne qu'elle aimait beaucoup), sort ensuite de son appartement, traverse le jardin, le parc, et bientôt elle est dans la campagne.

Maintenant, lui dit Montignac, vous allez m'apprendre où vous me conduisez. — Rien n'est plus juste. Nous allons voir les étrangers. — Les étrangers! et où sont-ils? — A la petite maison de la ferme de mon frère, que vous voyez tout

au bout de la prairie. — Depuis quand y sont-ils?—Il y a trois mois environ que le capitaine n'en sort presque plus ; et comme il est malade, il m'a chargé de leur porter cette bourse. Vous me connaissez, mon cher Henri, je suis extraordinairement sensible, et le plaisir de soulager des malheureux est un besoin pour moi.

L'incommodité survenue au capitaine avait déterminé sa sœur à profiter de la circonstance pour satisfaire son insatiable curiosité; elle se garda bien de confier à Louise où elle allait, certaine que celle ci en préviendrait son maître.

Comme elle approchait de la maison habitée par les étrangers, une réflexion subite la força de s'arrêter. Elle se ressouvint que le fermier lui avait dit que la jeune personne

était uu ange de beauté. Elle redouta que Montignac n'en devînt amoureux. Jolie et malheureuse, se dit-elle, qui me répond qu'elle n'intéressera point mon futur époux? Mais tout-à-coup un sentiment d'orgueil la fit se regarder comme supérieure à la plus belle personne. Elle pensa en même tems à tous les avantages qu'elle faisait à Henri.

Seriez-vous fatiguée de la marche, lui demanda celui-ci? Appuyez-vous sur mon bras. — Je vous remercie, mon ami. Je pensais à ce que mon frère m'avait engagée à dire à l'étranger.... mais je me le rappelle maintenant.

Ils continuèrent leur chemin et arrivèrent au petit sentier qui menait directement à la maison.

Mademoiselle Ursule frappa assez rudement à la porte, que la petite Mathurine vint ouvrir.

Je voudrais parler à l'étranger et à sa fille : va les prévenir que la sœur du capitaine Constantin de Cassard désire leur prouver qu'elle partage les sentimens de son frère. — Ah! mademoiselle, répond Mathurine, ils ne sont pas ici de puis une heure ; ils sont allés se promener dans le bois. Ils ne reviendront que ce soir, à ce que m'a dit mademoiselle Eulalie.

C'est très-bien, ma petite ; le capitaine m'a prévenue de la consigne qu'il t'avait donnée. Je lui rendrai compte de ton exactitude; mais dis à tes maîtres qu'il est malade, et qu'il m'envoie......

A ces mots, *qu'il est malade*, Eulalie effrayée sortit précipitamment de la chambre où elle était.

A sa vue Henri demeure comme fixé à sa place. Il est ému, son cœur

palpite; il éprouve un de ces sentimens étrangers jusqu'alors.......

Ah! madame, dit Eulalie, se peut-il que monsieur le capitaine soit malade! Daignez entrer près de mon père, et pardonnez si Mathurine vous a dit que nous n'étions point ici; mais nous ne connaissons personne en ce pays, et nous ne présumions pas que nous dussions jouir du plaisir de voir la sœur de celui qui daigne s'intéresser à notre sort..........

Mademoiselle Ursule fut introduite dans l'appartement du noble Contarini; et après avoir étalé les grands mots de bienfaisance, d'égard, de sensibilité, elle poussa un long et douloureux soupir, et dit: Infortunés, que je vous plains! que vous avez dû souffrir! Ah! qu'il est cruel d'être victime de la calom-

mie, et contraint de vivre ignoré, de se cacher à tous les regards! mais vous avez en nous des amis sincères, toujours empressés à vous servir, à vous protéger contre la fureur de vos ennemis. Ah! seigneur, combien le récit de vos infortunes m'a fait verser de larmes! Eh quoi! demanda Contarini d'une voix étouffée par la colère, le capitaine vous a dit.... — Mon frère n'a rien de caché pour moi. Ah! croyez que je suis aussi discrète que lui, et monsieur, qui va devenir mon époux (désignant Henri), saura vous traiter avec tous les égards qui vous sont dus.

En prononçant ces mots, elle regarda Montignac. Elle le vit tout occupé d'Eulalie. Par ses regards il semblait lui dire : Je n'avais jamais aimé; mais je vous ai vue,

et mon cœur est à vous pour la vie.

La jalousie s'empara du cœur d'Ursule. Elle frémit en pensant que peut-être elle serait la victime de sa curiosité. Elle chercha à le faire parler; mais tout au sentiment qui l'animait, il ne répondait que par monosyllabes, et ne cessait de regarder la fille de Contarini, dont les beaux yeux humides de pleurs sembaient vouloir lui dire : Ne vous occupez point d'une femme qui ne pourrait répondre à votre amour, si elle avait le malheur de vous en inspirer.

Contarini était indigné de ce que le capitaine avait fait connaître un secret qu'il avait juré de garder religieusement.

Le ton de mademoiselle Ursule lui paraissait injurieux. Ses regards semblaient dénoter en même tems et la pitié et la malice.

Si mon frère, continua la sœur du capitaine, ne peut vous visiter d'ici à quelques jours, voici une bourse ; elle contient plusieurs pièces d'or, et lorsqu'elle sera épuisée, vous pouvez, sans crainte, avoir recours à moi.

Eulalie prit la bourse que la curieuse Ursule avait posée sur une table. Mademoiselle, si vous connaissez, comme vous le dites, et le rang illustre de mon père et les malheurs qui l'ont forcé à en descendre, le don que vous prétendez lui faire aurait droit de l'offenser, si je n'étais assurée que telle n'a point été votre intention.

Veuillez, ajouta Contarini, reprendre cet or. Je n'en ai nul besoin ; et puisque, malgré ses sermens, monsieur votre frère m'a fait connaître, daignez du moins ne point

profiter de cet abus de confiance, qui peut-être me forcera bientôt à quitter des lieux où je croyais trouver, du moins pour un tems, un asile paisible, et dans monsieur votre frère un ami, un consolateur.

Eh quoi! reprit Ursule, qu'Eulalie venait de contraindre à reprendre la bourse, vous me refusez! Cependant je pourrais à mon tour m'offenser d'une réserve..... D'un être sensible et généreux on fait quelquefois un ennemi.

Mademoiselle, dit Henri à voix basse, ne voyez-vous pas le trouble de cette femme intéressante? — Oui, je le vois très-bien, monsieur, et crains d'en découvrir la véritable cause.

En prononçant ce peu de mots sa figure portait l'empreinte de la colère. Elle se leva assez brusque-

ment, salua Contarini et sa fille, et lançant un regard de jalousie sur cette dernière, elle sortit de la petite maison de la ferme, en formant déjà dans son cœur des projets de vengeance.

A peine fût-elle partie, que le malheureux doge s'écria involontairement : Il n'est donc plus de bonne foi sur la terre, puisque le capitaine, en qui nous avions placé toute notre confiance, a pu trahir son serment ! — Ah ! ma chère Eulalie, je souhaite me tromper, mais je redoute de nouveaux malheurs. Cette femme me semble faite pour augmenter encore la somme de nos maux. As-tu remarqué ce ton impérieux et protecteur avec lequel elle m'a offert cette bourse ? Qui donc a pu l'y déterminer ? car son frère sait que nous ne manquons

pas d'argent. Il y a dans la visite qui vient de nous être rendue un mystère que je voudrais pouvoir pénétrer. Je vais envoyer Dumont au château. Il me rapportera des nouvelles du capitaine. Je ne sais si je suis dans l'erreur, mais je doute que ce soit lui qui ait envoyé sa sœur ici.

Il appele Mathurine, lui ordonna d'aller jusqu'à la ferme, et d'amener son père.

Pendant ce tems il écrivit et remercia celui à qui il donna encore le nom d'ami. Il voulait s'assurer si réellement il était toujours digne de ce titre sacré.

Dumont arriva. Il lui remit la lettre et lui recommanda d'apporter une réponse.

Il était bien certain que celui-ci ne trouverait point mademoiselle

Ursule au château; car il avait remarqué qu'elle prenait le sentier qui conduisait du côté de la fontaine de Vaucluse.

Cet endroit était assez ordinairement la promenade favorite de la riche héritière. C'était là que souvent elle allait rêver à ses conquêtes. Aujourd'hui accompagnée de l'aimable Henri, elle se dispose à lui parler des étrangers, et surtout à lui faire des reproches sur l'émotion qu'il a paru éprouver à la vue de la belle Eulalie, sur qui ses regards étaient restés constamment attachés : cependant elle ne savait comment commencer la conversation, tant elle craignait de lui entendre faire l'éloge de celle qu'elle regardait déjà avec les yeux d'une rivale;

Henri ne parlait point. Tout oc-

cupé du charmant objet qu'il venait de voir, il se trouvait à même de faire une comparaison défavorable à celle qu'il était sur le point de nommer son épouse, en sorte que les deux futurs firent environ une demi-lieue sans s'être dit une seule parole.

Arrivés près de la fontaine, ils s'étonnèrent l'un et l'autre d'avoir fait tant de chemin.

Un ban placé sur un monticule fournit, par son aspect, les moyens de rompre un silence déjà beaucoup trop rigoureux pour la sœur du capitaine.

Ne désirez-vous point vous reposer? demanda Henri. — Oui, répond mademoiselle Ursule; car nous avons fait bien du chemin. — Je le crois; quand on a l'esprit occupé, le tems passe rapide-

ment. — Oh! très-rapidement. — Que dites-vous des étrangers, monsieur Henri? — Qu'ils m'ont inspiré le plus vif intérêt. — Je l'ai remarqué. — Il est naturel de plaindre ceux qui paraissent souffrans. — Je ne suis point contente de l'accueil qu'ils m'ont fait. Ils ont refusé mes services. — Vous les avez offerts d'une façon mortifiante pour eux. — Je voulais les forcer à me confier la nature de leurs chagrins. — Le capitaine ne vous en avait donc pas instruite? — Non, et ce mystère a dû exciter ma curiosité. Je crois qu'il est assez juste que je connaise les gens qui sont dans nos domaines. — Ces étrangers ont sans doute de fortes raisons pour garder leur secret. — Ah! je le connaîtrai malgré eux. — Vous avez tort. Pourquoi agraver leurs peines?

— Les agraver, dites-vous, lorsque je ne demande pour prix de mes bienfaits que la confiance que j'ai droit d'attendre ; mais il est des gens qui ne peuvent se faire connaître sans perdre aussitôt tous les fruits de leur hypocrisie.....— La preuve qu'ils ne sont point des hypocrites, c'est qu'ils ont refusé le don que vous vouliez leur faire; ainsi ils ne se trouvent point engagés avec vous. — Comme vous prenez leur intérêt! — C'est une justice. — Il y a peut-être déjà long-tems que vous les connaissez? — Je viens de les voir pour la première fois. — L'effet qu'ils ont produit sur vous me semble bien subit. — Vous conviendrez que sans un peu de colère de votre part, vous eussiez été touchée ainsi que je l'ai été moi-même. La douleur empreinte sur

les traits du père. — Les pleurs de la fille. — La noblesse de cet homme m'a inspiré un sentiment de respect...... — La beauté de la jeune personne..... — Je ne me suis occupé que de sa douleur. — Avec quelle avidité vous paraissiez la contempler! Vous ne disiez rien. — Vous parliez sans cesse, je ne pouvais qu'écouter. — Convenez maintenant que vous l'avez trouvée très-jolie. — Je serais bien difficile; et si une femme pouvait de bonne foi en louer une autre, vous seriez, je crois, la première à faire l'éloge de la belle Eulalie. — Eulalie! vous me trompez, Henri; vous êtes déjà allé à la petite maison. — Jamais je n'y étais entré. — Et qui donc a pu vous apprendre le nom de cette beauté enchanteresse? — La fille de service, qui l'a prononcé devant

nous, il n'y a qu'un moment. Ennuyé d'une conversation qui paraissait devoir finir d'une manière désavantageuse, il fit observer à sa future épouse que la nuit approchait, et qu'il était tems de retourner au château.

Il lui offrit son bras, et précipitant un peu sa marche, en lui faisant prendre un sentier détourné qu'elle ne connaissait point, ils se virent obligés de passer devant l'habitation de Contarini.

C'est là dit intérieurement mademoiselle Ursule, que résident ces orgueilleux étrangers. Bientôt ils n'y seront plus. Ah! répétait Henri, c'est là que je viens de voir une femme que j'aimerai sans cesse. O mon père, ajouta-t-il, pourquoi faut-il que je sois forcé de t'immoler

mon bonheur ! Du moins si je pouvais revoir une fois, une seule fois, cette Eulalie, qui semble exciter la colère d'Ursule..... Grand dieu ! si elle allait chercher à lui causer de nouvelles disgraces !

Une réflexion assez juste venait ensuite le rassurer. Il savait que le capitaine était la bonté, la franchise même. Il espérait qu'il continuerait à protéger les habitans de la petite maison.

En raisonnant ainsi, le couple, déjà divisé de sentiment, arriva à la porte du parc.

Henri ne voulant point s'arrêter au château, demanda la permission de retourner chez son père; et sa future, qui voulait éviter que le jeune homme ne parlât au capitaine, ne

le pressa point de la conduire jusque dans les appartemens.

Ils se séparèrent avec cette extrême froideur qui semble présager une rupture très-prochaine.

FIN DU TOME PREMIER.